

GRINGE

ME PARLE ÉCRITURE
ET SCHIZOPHRÉNIE

NPG

M'EXPLIQUE COMMENT LYON
VA DEVENIR VILLE REFUGE
POUR ARTISTES EN DANGER

VISIONS

J'AI VU LE DOCU QUI ZOOME
SUR LA SCÈNE RAP LOCALE

le petit

DU 21.10.20

AU 03.11.20

N° 993

Bulletin

LE JOURNAL DES SORTIES À LYON



Ses papiers, s'il vous plait!

Scotché par l'incroyable histoire d'Obi,
du Nigéria au squat Maurice-Scève :
écoutez son afro-trap !

WWW.PETIT-BULLETIN.FR/LYON

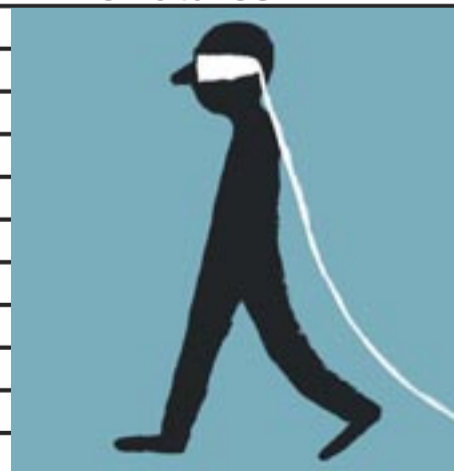


CHRD.LYON.FR

Deux nouvelles expositions à découvrir au macLYON



Edi Dubien, *L'homme aux mille natures*



Comme un parfum d'aventure

7.10.20-3.01.21 macLYON

Edi Dubien, *Être enfin pour toujours*, 2020. Courtesy of l'artiste et Galerie Alain Gutharc, Paris © Adagg, Paris, 2020
Illustration: Jean Jullien. Courtesy of l'artiste et galerie Slika, Lyon

VILLE DE LYON | inrockuptibles | nova

Photo © Maria Bonetto

PERFORMANCES POÉTIQUES, LECTURES MUSICALES, EXPÉRIENCES LITTÉRAIRES
XXV^e ÉDITION **FESTIVAL PAROLE AMBULANTE**



2 — 8
NOVEMBRE
2020

35 ANS
ESPACE
PANDORA

LA 25^e HEURE

LYON & PÉRIPHÉRIE

ESPACEPANDORA.ORG



LA 25^e HEURE

FESTIVAL PAROLE AMBULANTE

PERFORMANCES POÉTIQUES - LECTURES MUSICALES - EXPÉRIENCES LITTÉRAIRES

DU 2 AU 8 NOVEMBRE
LYON & PÉRIPHÉRIE

LUNDI 2 NOVEMBRE

SOIRÉE D'OUVERTURE COLLISION DES MOTS

18H Lectures — Rencontre

Dans le cadre de la Périphérie du 38e Marché de la Poésie de Paris, à l'occasion de la vingt-cinquième heure, une soirée particulière pour une année tellement particulière, pleine d'imprévus et de rebondissements.

En ouverture du festival, une véritable collision des mots, avec un plateau varié, aux souffles et aux rythmes poétiques et sonores.

Avec les poètes Grégoire Damon, Mohammed El Amraoui, Liliane Giraudon et Daniel Pozner, le poète et musicien (voix, clarinette et saxophone) Dimitri Porcu.

En présence d'Emmanuel Merle, écrivain et Président de l'Espace Pandora, et de Vincent Gimeno-Pons, Délégué général du Marché de la Poésie de Paris.

La Maison des passages • 44 rue Saint-Georges, Lyon 5

Gratuit, sur réservation. Infos : 04 78 42 19 04
maisondespassages@orange.fr



▲ © DR ▲

MERCREDI 4 NOVEMBRE

ON N'EST PAS LÀ POUR SE FAIRE ENGUEULER

17H • 18H Exposition — Expérience poétique

Boris Vian fête ses cent ans. Boris Vian n'est, bien sûr, pas encore mort. Et nous, pauvres humains, nous ne sommes pas du tout là pour nous faire engueuler.

Lancement officiel de l'anthologie en hommage à l'incroyable touche-à-tout, poète à ses heures les plus mouvementées, Boris Vian ou Bison Ravi.

Avec, notamment, Isabelle Pinçon et la Tribut du Verbe (Cocteau Mot Lotov et Mix ô ma Prose.)

On n'est pas là pour se faire engueuler, anthologie à l'enseigne des éditions La passe du vent, dans la collection Haute Mémoire, automne 2020.

EXPOSITION EMERGENCES

17h Vernissage

POÉSIE ET SLAM

18h Lectures

La Ferme du Vinatier • 95, Boulevard Pinel, Bron

Gratuit, réservation conseillée. Infos : 04 81 92 56 25



▲ © GILLES AGUILAR ▲

JEUDI 5 NOVEMBRE

UNE ÉTRANGE FAMILLE HUMAINE

18 H 30 Exposition — Lectures — Rencontre

Lancement du livre *Une étrange famille humaine* réalisé par Les arTpenteurs aux éditions La passe du vent.

Les poèmes de Jean-Baptiste Cabaud, mis en scène au cœur de l'exposition, donnent à voir et entendre des personnes en situation de handicap d'Odyneo. Sont évoqués ceux qui parlent et ceux qui ne parlent pas, le corps et le cœur, le quotidien et la vie collective, les goûts et plaisirs essentiels. L'humanité tout simplement.

Une étrange famille humaine interroge la condition humaine de personnes vivant avec le handicap et amène à poser un autre regard sur la différence et le handicap.

Deux poètes se joignent à la rencontre : Joachim Kaboré-Drano et Isabelle Pinçon qui, dans leurs œuvres, s'approchent aussi de la différence.

Avec les comédiens Patrice Vandamme, Elisabeth Granjon et le musicien Dimitri Porcu. En présence d'usagers et éducateurs d'Odyneo.

CinéDuchère • 308, avenue Andreï Sakharov, Lyon 9

Gratuit, réservation conseillée. Infos : 04 78 35 33 86
contact@les-artpenteurs.com



▲ © LAURENCE LOUTRE-BARBIER ▲

SAMEDI 7 NOVEMBRE

SOIRÉE D'ANNIVERSAIRE – CHAMPAGNE !

17 H Rencontres — Lectures — Concert

Depuis plusieurs années maintenant, le NTH8 accueille des soirées poétiques proposées par l'Espace Pandora. Depuis plusieurs années maintenant, les équipes du NTH8 et de l'Espace Pandora ont à cœur d'inventer des moments « privilégiés » où les arts se mêlent, où les paroles se confondent. Champagne ! Donc, pour cette soirée exceptionnelle !

Plusieurs formes poétiques, visuelles et musicales, en hommage au poète, parolier, chanteur, critique musical, musicien et aussi ingénieur, Boris Vian.

Avec, notamment, les auteurs et les artistes suivants : Vincent Bady, Myriam Baldus, Samantha Barendson, Reno Bistan, Jean-Marc Flahaut, Mathieu Gabard, Frédérick Houdaer, Lionel Martin, Isabelle Pinçon, Dimitri Porcu, Sonia Viel et l'équipe artistique du Nouveau Théâtre du Huitième.

NTH8 • 22, rue du Commandant Pegout, Lyon 8

Gratuit, sur réservation.

Infos : 04 78 78 33 30 / contact@nth8.com



▲ © COLLAGE – SONIA VIEL ▲

RETROUVEZ LA PROGRAMMATION COMPLÈTE DU FESTIVAL SUR :
ESPACEPANDORA.ORG

Facebook Instagram @espace.pandora

LA QUATRIÈME DIMENSION

Vous vous souvenez du premier épisode de *La Quatrième dimension*, la série vintage, intitulé *La Solitude* ? Un homme erre dans une ville déserte où des traces de vie récentes agitent sa mémoire disparue. On aurait pu croire qu'une virée nocturne un premier samedi soir de couvre-feu ressemblerait à ça. En partie, oui, au début de la marche... Jusqu'à ce que l'on trouve quelques punks à chiens place de la République, puis un jeune sans-papier expliquant aux motards de la police que d'attestation, non, il n'avait point puisqu'il vivait dans la rue. Une rue étrange, calme mais régulièrement polluée par les bruits des scooters qui n'ont jamais été autant visibles, ceux du monde néo-libéral ayant fait reine la totale précarité de la main d'œuvre, livrant nos repas chauds aux domiciles d'où nous n'avons plus le droit de sortir. Mais que vivent-ils, ces hommes à scooters (d'ailleurs à quel moment sont-ils passés du vélo au scooter, embrumant au gaz d'échappement le discours marketing initial ?), puisque tous les restaurants sont sensés être fermés ? Eh bien, pas tous. Les franchises de fast-food et autre malbouffe pour qui on craque en lendemain de cuite sont bel et bien ouvertes. On n'avait pas capté ça, alors que tout ce que la culture food a inventé de bon, de respectueux pour l'environnement et de convivial est... fermé. Dans nos rues, donc, ne subsistent que de la malbouffe, des livreurs précaires, des SDF et la police, omniprésente ce soir-là. La quatrième dimension... SB



« Il faut courber le rameau quand il est jeune » (proverbe anglais)

LA SALLE RAMEAU, REVUE ET CORRIGÉE

Lyon / Le projet de nouvelle Salle Rameau a pris du retard, pour cause de crise sanitaire, mais son futur était aussi une question au vu des changements à la tête de la Ville : on fait le point. PAR SÉBASTIEN BROQUET

Dans la foulée de l'abandon des Ateliers de la Danse au Musée Guimet, ça aurait pu être l'un des dossiers chauds de la rentrée dans le monde culturel : le devenir de la Salle Rameau, projet désormais porté par le promoteur immobilier La Compagnie de Phalsbourg et pour la partie contenu par Scintillo, la société de Steven Hearn. On sait qu'alors maire du 1^{er} arrondissement, Nathalie Perrin-Gilbert n'avait pas été tendre avec ce choix opéré par l'ancien exécutif. Certaines sources disant même que l'attitude du jury réuni en octobre 2018 avait été plutôt clémente pour ce dossier qui provisionnait une somme conséquente pour les travaux, beaucoup moins avec celui porté par le promoteur Carré d'Or et l'agence Urban Project de Damien Beaufiles (le troisième projet, emmené par Les Chevaliers du Fiel, partait de bien trop loin). Désormais adjointe à la Culture, pourrait-elle remettre en cause ce choix ? Première réponse : non, cette décision est entérinée, et

les deux porteurs iront bien au bout de leur démarche, malgré le changement d'exécutif, malgré la crise sanitaire et économique. Et si les travaux ont pris du retard, l'ouverture est bien prévue, pour la rentrée 2022.

LA VILLE VEUT DES ADAPTATIONS

Mais face aux doutes sur la viabilité du projet et son intégration dans le quartier, des questions se sont quand-même posées... Nathalie Perrin-Gilbert : « *le permis de construire avait été signé par le maire précédent, la délibération est passée en conseil municipal... On n'a souhaité casser ni le bail, ni le permis de construire. Ça aurait beaucoup coûté à la Ville. On ne s'est pas engagé dans cette voie, par contre on a rencontré Scintillo et La Compagnie de Phalsbourg fin août : on leur a dit que notre souhait était de faire évoluer le projet en lien avec eux, pour qu'il puisse correspondre un peu plus à la réalité des attentes du secteur culturel lyonnais et du quartier.* »

Du côté des porteurs de projet, personne ne souhaite s'exprimer, ce qui laisse libre cours aux rumeurs dans la cité (non, Arty Farty n'a pas repris en main la programmation du lieu selon Vincent Carry). Voici ce que nous pouvons confirmer : la Salle Rameau sera bien une salle de spectacle, avec entre 600 et 800 places assises selon la configuration. La résidence avec l'Orchestre de Chambre de Lyon est toujours d'actualité : entre 50 et 60 dates par an sont prévues, soit avec leur répertoire classique, soit pour des créations avec des musiciens d'autres univers. Des concerts de pop, de rock et de la nouvelle scène rap française seront aussi programmés. Voilà pour la partie musique. De l'humour est également prévu, ambiance Blanche Gardin plutôt que Bigard. Et le théâtre comme le cirque pourraient trouver une petite place. En journée, seront programmées des conférences avec l'Université de Lyon.

Le restaurant et le bar sont toujours d'actualité, en mode rooftop avec une verrière. La réflexion se porte actuellement sur le partenaire pour cette partie : ce seront des professionnels de la restauration qui rejoindront le projet. Mais le choix n'est pas acté. Côté "culture court", au rez-de-chaussée – qui trouvera probablement un nouveau nom –, l'idée est de vendre livres, disques et autres objets culturels, allant jusqu'à la mode et les arts de la maison, autour de diverses thématiques (invitation à une ville, un pays, thème du jardin d'intérieur...). Des marques, sélectionnées pour leurs valeurs, viendront installer des corners. Là encore, la réflexion est en cours pour affiner cette partie. Toute la programmation – salle de spectacles comme culture court – sera assurée par une équipe interne recrutée ultérieurement.

UN "CULTURE COURT" QUI POSE QUESTION

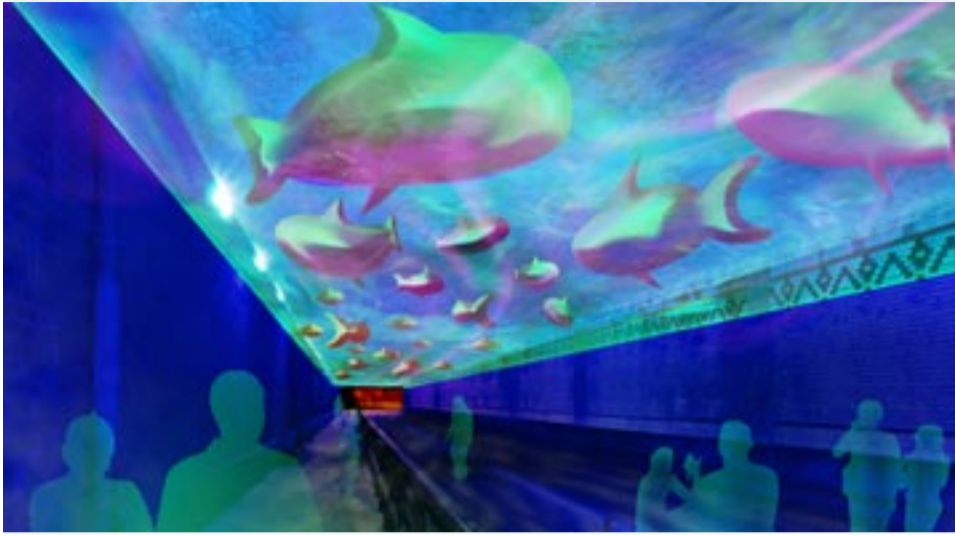
Ces dernières semaines, les réunions se sont multipliées avec les associations de riverains comme les nouveaux élus pour présenter le projet : Nathalie Perrin-Gilbert fin août, mais aussi la nouvelle maire du 1^{er} Yasmine Bouagga, et bien entendu le collectif Salle Rameau. Steven Hearn, lui, n'a jamais répondu à nos multiples sollicitations depuis octobre 2018 et avait séché la conférence de presse de présentation du projet avec Gérard Collomb, ce qui avait entraîné une improvisation pas très maîtrisée du directeur de la Compagnie de Phalsbourg, qui avait alors parlé d'un « *Olympia à la lyonnaise* », phrase qui avait grandement déplu à beaucoup. L'adjointe à la Culture confirme : « *un Olympia à la lyonnaise, je leur ai dit que ce n'était absolument pas un projet intéressant. Ce que je constate, c'est qu'ils sont à la recherche de leur modèle. Dans les trois mois qui viennent, nous aurons donc un atelier mensuel pour définir le projet. Ce seront des temps de travail thématiques, je n'y serais pas en direct, mais mes services, la DAC et la mairie du 1^{er} vont travailler avec eux sur l'insertion dans le quartier et sur l'offre culturelle. Ce que je constate également, c'est que seul le projet de la salle est à peu près calé, par contre sur l'offre de restauration ce n'est pas calé, sur le culture court, c'est pas calé du tout, c'est très flou – je n'ai pas compris et je leur ai exprimé mon soucis au sujet de ce rez-de-chaussée. Vu le contexte actuel, ça rebat toutes les cartes : je le comprends. Mais vendre des disques et des livres à proximité de plusieurs disquaires et libraires du quartier, c'est un problème... Cet espace sera une vraie question : on va le travailler avec eux, ils se sont engagés à le faire. Car je ne veux absolument pas que ça déséquilibre le tissu local.* »



Le Petit Bulletin Lyon
SARL de presse au capital de 131.106,14 €
RCS LYON 413 611 500 16 rue du Gare
BP 1130 69203 Lyon cedex 01
Tél. : 04 72 00 10 20
Fax : 04 72 00 08 60
www.petit-bulletin.fr/lyon

Tirage moyen 45 000 exemplaires
Impression Rotimpress
Diffusion Diffusion Active
Directeur de la Publication Marc Renaud
Rédacteur en Chef Sébastien Broquet
Rédaction Jean-Emmanuel Denave,
Stéphane Duchêne, Nadja Pobel,
Vincent Raymond, Léa Zaldat (stagiaire)
Ont également participé Sarah Fouassier,
Loïla Mison, Adrien Simon
Bureau des légendes Vincent Raymond
Directeur commercial Christian Jeulin
Commerciaux Nicolas Claron,
Nicolas Héberlé, Benjamin Warneck
Maquette & design Morgan Castillo
Graphiste pubs Anaëlle Larchevêque
Photographe Mona Bonetto (stagiaire)
Motion design François Leconte
Webmaster Gary Ka
Développement web Frédéric Gechter
Community manager Louise Grossen
Vidéo Julien Dottor, Ophélie Dugue
Comptabilité Dissila Toulouel

Une publication du Groupe Unagi
www.groupe-unagi.fr



Immersion abyssale (2012) - DR

LUMIÈRE ÉTEINTE

Disparition / Jean-François Zurawik, maître d'œuvre de la Fête des Lumières depuis 2005, est décédé le 8 octobre. PAR NADJA POBEL

Dans le connaître vraiment, on a beaucoup cotoyé Jean-François Zurawik, en de très nombreuses Fêtes des Lumières dont il avait fait ce qu'elle est depuis 2005, sous le premier mandat de Gérard Collomb. Une certaine Najat Vallaud-Belkacem animait les conf' de presse et nous donnait le programme via sa délégation des grands événements, vie associative et jeunesse ... Elle était une gamine. On nous souffle qu'elle n'a pas fini de grandir par ici.

Avec ce maire, il a fait de Lyon une vitrine parfaite pour le tourisme : des gens débarquent de partout en cars, remplissent les hôtels, se gavent de vin chaud et nous obligeant à déambuler fléchés dans notre ville (bien avant le Covid). Cette Fête, qui réunit presque deux millions de spectateurs, a aussi permis l'envolée des prix de Airbnb qui n'avaient plus de limites pendant quatre jours. On n'a pas aimé ça, on l'a beaucoup écrit au *PB*. Mais on a aussi su décrire ce que Zurawik a fabriqué d'original par ici avant de l'envoyer dans des pays lointains qui avaient des sous (Les Emirats, Dubaï, la Chine...).

Car la Fête des Lumière et donc Zurawik (ou vice-versa), ça a aussi été des projets, petits et grands, marquants, d'artistes qui, depuis, ont bien grandi : la cabine téléphonique de Benedetto Bufalino, l'exploration marine de la voûte Perrache pour nous dire qu'un quartier

Feu le maître des lumières

se construisait plus au sud. C'était la direction de l'éclairage urbain (Jérôme Donna) qui signait ça comme elle avait fait un jardin d'enfants merveilleux sur la montée de la Grande-Côte. L'homme (Alain Bénini) qui réfléchissait à la façon d'éclairer les salles d'attente et d'opérations des HCL s'était aussi vu confier durant quelques années, avant qu'Eiffage s'en empare, l'Hôtel Dieu et c'était hyper chiadé.

Il y a eu le Polonais Milosh Luczynski, toujours sous Perrache pour un voyage en train, ou l'Allemand Christopher Bauder pour des bouts puissants d'électro dans la Cour de l'Hôtel de Ville et celle de la Région.

Et puis des projets étudiants partout sur les Pentes ou vers Fourvière (tiens des Gilets jaunes avant l'heure), des artistes contemporains à la Guill' avant que les attentats de 2015 ne ramènent tout en Presqu'île (et que les prénoms des victimes du Bataclan ne défilent sur la façade du palais de justice dans un flot de larmes), les gosses de Theoriz qui ont commencé avec *Pac Man* caché vers la Part-Dieu. Et les stars Skertzo, Damien Fontaine, Daniel Knipper omniprésents... Les Anooki. On la chante encore leur comptine débile qui rendait l'opéra magnétique. Et le génie EZ3kiel, le même qui faisait un concert sous la verrière des Subs début octobre pour un public contingenté et couché et qui en chialait presque l'autre soir sur France 3, nous a renversé par son inventivité sur la cathédrale Saint-Jean en 2016.

Alors, la Fête des Lumières a mille défauts – dont des shows souvent tarte à la crème à la Tête d'Or et elle a vieilli, rattrapée par d'autres villes dans le monde selon les dires d'artistes qui restent anonymes – mais elle ne peut pas être résumée à un défilé de beaufs. Jean-François Zurawik l'a portée haut. Et c'était un temps où on pouvait sortir. Temps révolu.

POLITIQUE

FANNY DUBOT, PRÉSIDENTE DU MUSÉE DES CONFLUENCES

Fanny Dubot, toute nouvelle maire EELV du 7^e arrondissement, a été élue le 18 septembre présidente du Musée des Confluences, établissement public. La jeune femme succède à Myriam Picot, comme elle ex-maire du 7^e, mais surtout ancienne vice-présidente de la Métropole en charge du volet culturel. Ce qui paraissait plus... logique, et dénote le manque de ressources au sein d'EELV en ce qui concerne la culture : après avoir refillé les deux délégations concernées à la Ville et la Métropole à leurs

alliés Nathalie Perrin-Gilbert et Cédric Van Styvendael, les Verts se tourment donc vers des élus locaux n'ayant montré aucune appétence pour ce secteur pourtant en crise ouverte. Fanny Dubot, déjà critiquée dans son arrondissement pour son manque de disponibilité par des collectifs d'habitants et associations (elle a conservé un mi-temps de chargée de mission du groupe EELV à la Région), a jusqu'ici peu montré d'intérêt pour la chose culturelle : conviée à découvrir le projet du Croiseur, la maire a selon les témoins préférer s'intéresser au volet... jardin en permaculture du lieu. Et son tweet annonçant son élection a consterné les observateurs par sa méconnaissance du projet muséal : « ce lieu regorge de collections liant humains et nature et pousse à de belles réflexions ». Il va falloir sortir des clichés écolos pour convaincre et donner un cap à ce précieux musée.

EN MARGE !
Joris Mathieu
en compagnie de Haut et Court

CRÉATION 2020
AU THÉÂTRE
NOUVELLE
GÉNÉRATION

DU 3 AU 13 NOVEMBRE
AU TNG - VAISE

04 72 53 15 15 - WWW.TNG-LYON.FR

tng
THÉÂTRE
NOUVELLE
GÉNÉRATION
CENTRE DRAMATIQUE
NATIONAL LYON

UN PORTRAIT
MAGISTRAL.
CHEF D'ŒUVRE !

UN FILM À LA
HAUTEUR DE
L'HOMME.

Michel-Ange
(IL PECCATO)
un film de
ANDREÏ KONCHALOVSKY

ACTUELLEMENT AU COMOEDIA, LUMIERE TERREAUX, UGC ASTORIA

LES PETITES CANTINES : CUISINER, MAIS ENSEMBLE

Food Cool / Partis du constat qu'il y avait « beaucoup de lieux dans lesquels les individus se croisent sans jamais se rencontrer », Diane Dupré la Tour et Étienne Thouvenot ont fondé l'association Les Petites Cantines en 2016. Le réseau non lucratif de cantines de quartier permet à tout un chacun de partager un repas durable, à prix libre et participatif. Le concept a depuis fait du chemin : à ce jour, six petites cantines sont ouvertes en France, dont trois à Lyon ! PAR LÉA ZAÏDAT

9 h30. Les « cuistots du jour » arrivent doucement à la Petite Cantine de Perrache. C'est surprenant au premier abord : il s'avère que l'association partage la salle des petits-déjeuners et la cuisine de l'hôtel du Simplon. Nous sommes accueillies par Lucie Lambert, vingt-quatre ans et maîtresse de maison. Cette dernière est la « garante » du fonctionnement de sa table : courses, management de la cuisine, accueil des convives, gestion du groupe de jeunes en service civique qui lui prêtent main forte, organisation, animation, communication et comptabilité... Chaque cantine est tenue par deux maîtresses de maison travaillant au bon déroulement des repas, pour le plus grand bonheur des convives. Car oui, ici, on ne dit pas « client » mais « convive » !

Ceux qui viennent manger ne se contentent pas de mettre les pieds sous la table : confection du repas, vaisselle, service, distribution du pain... Comme en famille, les tâches sont divisées et le partage se poursuit jusque dans l'assiette. Lucie explique : « l'objectif n'est pas de venir manger à prix libre. C'est de parler avec ses voisins de table et d'avoir une coopération ». Si le prix de l'adhésion et du repas sont bien libres, l'ancienne étudiante en communication se veut transparente. Un repas vaut 12€ et comprend l'alimentation, les charges, la location du local et le salaire versé à la maîtresse de maison. S'il rend l'initiative fragile économiquement, le prix libre est le garant de la « mixité sociale » au sein de ces cantines : « on ne voulait pas imposer un prix fixe. Si on met le repas à 5€, les personnes qui mettent facilement 15 ou 20€ vont penser que c'est pour ceux qui n'ont pas de budget. Et inversement. Ceux et celles qui ont peu de moyen peuvent venir souvent aux Petites Cantines en mettant ce qu'ils peuvent ». Même si les profils sont variés, Lucie déplore le manque d'étudiants : « les habitués sont des gens qui ont du temps, donc il y a des personnes en chômage ponctuel ou en reconversion, des retraités aussi. Cela nous permet d'avoir différents profils ! »

NOUS FINIRONS PAR ÉCHANGER NOS NUMÉROS

Nous étions sept ce matin-là à venir cuisiner pour le repas du midi, auquel étaient attendus quinze convives. La rencontre débute par une petite présentation autour d'un café avec



« On veut contribuer à construire une société fondée sur la confiance, grâce à des relations de qualité qui nourrissent affectivement, intellectuellement et aident à se construire »

comme amorce, une question étrange quoique pertinente : « qu'aimez-vous faire sous la pluie ? ». Parmi les profils du jour, plusieurs cuisiniers ou aspirants restaurateurs. Après un rappel des consignes sanitaires (accentuées par la Covid-19), les participants enfilent les tabliers et s'affèrent au partage des tâches. Séverine, Morgan et moi-même avons la charge de l'entrée : une salade de carottes, betteraves, salade et pois chiches. Blandine et Kévin sont responsables du plat principal : un tian de légumes accompagné de boulgour. Enfin, Murielle et Pablo finissent en beauté par la préparation d'un dessert incontournable des Petites Cantines : un cake au pavot et au citron.

Les recettes sont toutes élaborées à partir de produits frais et bio. Les fruits et légumes sont récupérés auprès des invendus (consommables mais invendables) du magasin La Vie Claire. Le reste des courses se fait auprès du groupement de producteurs Récolté, de l'épicerie en vrac indépendante Day by Day, de la boulangerie rue Franklin et du Super U. Lucie met un point d'honneur à promouvoir une alimentation responsable et à faire vivre les petits commerces locaux. Aux alentours de midi, les convives ayant réservé (conditions sanitaires obligent) commencent à affluer dans la salle à manger. Cette dernière est décorée dans un style vintage/brocante. Les armoires sont remplies d'assiettes et de tasses dépareillées, comme à la maison ! On peut observer la liste des menus thématiques de la semaine à venir : crêpe party, battle de fondants au chocolat, repas indien... Les plats tournent entre les tables et les convives apprennent à se connaître quand ce n'est pas déjà fait. À ma table, je rencontre Clara. Ancienne barcelonaise, elle habite désormais à Lyon. Nous finirons par échanger nos numéros pour nous revoir et s'apprendre mutuellement notre langue maternelle.

UNE FRONTIÈRE ENTRE L'INTIME ET L'UNIVERSEL

La co-fondatrice de l'association, Diane Dupré la Tour, insiste sur la dimension avant tout « sociale » du projet : « on veut contribuer à construire une société fondée sur la confiance, grâce à des relations de qualité qui nourrissent affectivement, intellectuellement et aident à se construire, à avoir une meilleure capacité de rebond, plus confiance en soit, en les autres et en l'avenir ». Elle précise que le choix de se retrouver autour d'un repas n'est pas anodin : « c'est une frontière entre l'intime et l'universel, un trait d'union entre moi et les autres, un moment privilégié ». Le concept en séduit plus d'un, avec cent à trois cents appels par an de personnes intéressées pour lancer une Petite Cantine. L'association propose des formations « ça mijote » permettant d'accompagner les débuts de projets. Bonne nouvelle pour les Lyonnais : une nouvelle Petite Cantine ouvre dans le 3^e arrondissement, et une autre est en projet à Oullins.

Les Petites Cantines

74 rue de la Charité, Lyon 2^e
155 avenue Félix Faure, Lyon 3^e
108 avenue Paul Santy, Lyon 8^e
37 rue Saint Pierre de Vaise, Lyon 9^e



LA CULTURE À LA CARTE !

CARTE
CULTURE
38€

CARTE
MUSÉES
25€

CARTE
BIBLIOTHÈQUE
18€

Tarifs réduits pour les 18/25 ANS
culture.lyon.fr

Amateur d'art contemporain,
intéressé par l'histoire,
passionné par les arts numériques,
épris de beaux-arts,
ou féru de lecture et de musique...

GRINGE

« RECONSTITUER
LE PUZZLE DE NOTRE
HISTOIRE COMMUNE »



Récit / Rappeur et maître slacker auprès de son acolyte Orelsan au sein de Casseurs Flowteurs ou en solo, dans la série *Bloqués* ou le film *Demain c'est loin*, Gringe lève le voile dans son premier livre, *Ensemble, on aboie en silence*, sur un aspect plus grave de son existence, avec lequel il lui a fallu composer parfois dans la douleur : la schizophrénie de son frère Thibault, diagnostiquée il y a vingt ans. Avant une rencontre au Mob Hotel, il nous entretient de ce livre, de son élaboration avec Thibault, également co-auteur, d'un lien fraternel aussi chaotique que puissant, et de son rapport naissant à d'autres formes d'écriture. PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE DUCHÊNE

Qu'est-ce qui a présidé à ce livre ? Dans le premier chapitre vous expliquez avoir été convaincu par la confortable avance proposée par l'éditeur mais c'est peut-être un peu court...

Gringe : Je n'avais absolument rien prémédité, c'est vraiment la proposition qui déclenche l'envie à un moment où je finissais la tournée de mon premier album solo, où je n'avais rien de prévu, pas de perspectives de dates et assez peur de m'ennuyer. On me proposait cette carte blanche d'écriture en évoquant la participation de mon frère. Voilà comment c'est né, en septembre-octobre de l'année dernière.

Vous avez dû travailler au corps votre frère Thibault pour le convaincre de faire ce livre dont l'un des sujets est sa schizophrénie. Comment se sont passées ces négociations ?

Avant qu'il ne décide de s'engager il a fallu le rassurer, lui expliquer les enjeux du bouquin, lui parler de mon approche, du fait que je ne comptais pas le résumer à son état de souffrance. Je le dis en rigolant au début du livre mais l'aspect financier a joué dans le sens où il se rendait compte qu'il allait bosser pour un salaire, ce qui était valorisant pour lui. Durant les cinq mois d'écriture, j'ai dû le rassurer tous les jours, lui envoyer des fragments corrigés pour qu'il voie que je respectais sa volonté de ne pas trop en dévoiler.

Quels ont été ses exigences, ses véto ?

Il avait des exigences sur tout. Parfois c'était à la virgule près, certains fragments me semblaient indispensables et c'était lui le péage, la douane. Je savais que sans lui je ne pouvais rien faire parce qu'il m'aurait manqué trop de matière et en même temps j'aurais trouvé ça très opportuniste d'écrire un livre sur la schizophrénie de mon frère sans son accord. C'était lui le décideur et il m'a fallu ruser, parfois. Les passages sur la sismothérapie, qui sont très intimes, j'évitais de lui en parler, ou alors en surface pour qu'il ne les découvre qu'à la sortie du bouquin. J'avais trop peur qu'il mette son véto alors que c'était pour moi des fragments essentiels à la construction du récit. Je dirais qu'il y a eu 90% d'honnêteté de ma part pour respecter sa volonté et un peu de ruse pour amener le projet à son terme. À l'arrivée, il a tout approuvé, même les passages les plus délicats, que je ne lui avais pas soumis. Mais le livre ne parle pas non plus que de schizophrénie, il y est question de fraternité, de résilience.

Y a-t-il des choses que vous vous êtes interdit de publier ?

Il y a des terrains sur lesquels je ne suis pas allé : ses états de souffrance, de démence parfois, des épisodes qui n'auraient pas spécialement apporté grand-chose au livre et dont l'évocation aurait dépassé la limite qu'on s'était fixé et dont je savais qu'il ne les auraient pas acceptés. Je ne voulais pas faire un livre qui soit pénible à lire, anxiogène. Je voulais un juste équilibre entre les moments difficiles de sa maladie, les épisodes qu'on est censé traverser, lui le premier et l'entourage avec, et les moments plus solaires, plus légers. Parce que la schizophrénie, ce n'est pas que de la souffrance, curieusement des moments de magie en découlent aussi.

Le livre est construit par fragments avec une alternance entre votre texte et des textes de votre frère, il y a même des moments où le lecteur se perd, si bien qu'on ne sait plus vraiment qui parle, comme si vous parliez d'une seule voix, comment avez-vous construit cela ?

Ça m'est apparu dès le départ : ma voix à la première personne et des textes sur des voyages que Thibault a pu faire, des textes datant de plusieurs années, des textos qu'il m'envoyait pendant l'écriture du livre. J'ai mélangé un peu tout ça. J'avais juste envie de différencier ces textes anciens du reste. En dehors de ça, je ne voulais pas qu'on distingue la voix du narrateur, que les voix alternent jusqu'à ce qu'on ne sache plus forcément qui parle. L'idée était de reconstruire le puzzle de notre histoire commune.

Vous disiez dans une interview que vous ne vous considérez pas comme une personne mature... On sait que bien souvent les épreuves font grandir, qu'écrire sur ces épreuves est aussi un moyen d'avancer. Aujourd'hui, cette expérience de vie et ce livre vous ont-ils permis de grandir et d'être un frère différent de celui que vous étiez, ce « frère malade de [son] frère malade » dont vous parlez ?

Oui, pas totalement sans doute, mais il y a quelque chose dans le livre qui est de l'ordre de la réparation. Au moment où mon frère tombe malade, je suis encore très candide. Ce genre d'événements conduit à relativiser beaucoup sur sa propre vie, change votre rapport à l'autre, apprend l'empathie qui étaient à l'époque des notions très abstraites pour moi dans la mesure où j'étais très égocentrique. Mais au-delà de l'écriture, la sortie du livre, la manière dont il est reçu par les gens permet également une réparation.

De quelle manière ?

Par la manière qu'il a de faire écho à la vie de gens qui connaissent cette maladie, des psychiatres travaillant avec des patients schizophrènes, des personnes schizophrènes aussi. C'est une manière de replacer de l'humain dans un accompagnement thérapeutique. Tout un tas de belles choses se produisent qui revalorisent beaucoup mon frère, son histoire, son implication dans le livre. Mais aussi le narcissisme, le beau narcissisme de Thibault qui pendant quinze ans a dû se protéger du regard des autres. Un regard marginalisant, parfois cinglant. Lever le voile sur cette partie de son histoire l'a aussi libéré d'un poids. Je pense qu'il vit ça comme quelque chose de très stimulant. Et ça, c'est très beau. Les premières retombées du livre l'ont sorti de cette solitude dans laquelle on se retrouve face à la maladie. Il se sent moins incompris : jusque là, on avait toujours parlé à sa place et là il pouvait s'exprimer comme il l'entendait.

Vous insistez beaucoup sur cette stigmatisation que vous mettez sur le compte d'une grande ignorance de cette maladie...

Aujourd'hui Thibault est capable de se gérer. Mais il y a toujours ce truc du regard des gens, les idées fausses que l'on se fait sur les malades et qui sont amplifiées par les médias, les

représentations qu'on trouve dans les films. Tout un tas de choses dangereuses et stigmatisantes. En parler c'est aussi permettre aux gens de déconstruire ces schémas et de faire un effort d'intégration pour ne plus s'inquiéter des différences qu'ils ne comprennent pas. Il s'agit d'en parler de manière précise en évitant les phénomènes de récupération. C'est ce qu'on essaie de faire dans le livre.

Vous abordez dans le livre la question du « syndrome du survivant », or il semble que dans votre cas, il ait été décuplé par votre statut et votre célébrité. Vous sentiez-vous coupable de cela aussi ?

Évidemment, parce que la célébrité amplifie le phénomène. Je fais un métier qui me plaît, à travers lequel je m'épanouis. C'est assez rare de faire un métier comme cela qui en plus fédère l'attention des gens, l'aspect médiatique, qui a fait la fierté des miens. Mais en face il y avait le regard de mon frère qui lui continuait de stagner dans sa vie d'homme, parce que c'est ce que cette maladie engendre. C'est quelque chose de très injuste et qui décuple forcément ce « syndrome du survivant ».

« C'est vrai que Thibault a toujours été très critique avec moi : il n'aimait pas la musique qu'on faisait avec Orelsan, il trouvait ça commercial, formaté, trop marketé. Ça manquait d'authenticité pour sa sensibilité »

Vous aviez l'impression que le fait d'attirer la lumière à vous, poussait Thibault davantage dans l'ombre ?

Oui, en tout cas dans la sphère familiale parce que c'est là que ça se passe. C'était déjà compliqué à l'époque de voir les gens de ma famille regarder mon frère d'un œil inquiet. Et d'un coup, j'accaprais l'attention. Il y a eu beaucoup de moments alors où j'aurais voulu avoir une vie normale et pouvoir l'aider du mieux que je pouvais. Mais mon travail faisait que j'étais toujours absent, lui ne me voyait qu'à travers le filtre des médias. On avait une relation par procuration et ça m'était très pénible parce que je le savais en souffrance. J'avais l'impression de le laisser tomber.

Il y a dans le livre un passage très touchant et même assez drôle : celui où vous évoquez Thibault débriefant votre prestation dans le film *Carbone* d'Olivier Marchal d'une manière très critique et sans prendre de gants. Ce genre de situation a-t-il eu un effet de balancier pour vous ramener sur terre ?

Complètement. Mais ça n'est pas qu'un trait de caractère de mon frère, c'est de famille, ma mère est comme ça aussi. Je sais que si je prends le melon, ils vont tout de suite me faire redescendre. Le fait de le savoir est peut-être ce qui m'évite de tomber dans ce travers. C'est vrai que Thibault a toujours été très critique avec moi : il n'aimait pas la musique qu'on faisait avec Orelsan, il trouvait ça commercial, formaté, trop marketé. Ça manquait d'authenticité pour sa sensibilité. Sur *Carbone*, il a en effet été très cinglant mais il avait pris de la coke quelques jours avant et était encore en descente, en plus de son regard singulier qu'il a du mal à m'expliquer aujourd'hui. Quand il me voit dans un film, il ne se concentre que sur moi, il ne voit rien d'autre. Et ça crée des situations très drôles parce qu'il dit les choses très frontalement.

Vous parlez aussi beaucoup de vos différences, de vos caractères opposés dès l'enfance, mais une chose semble vous unir c'est le socle culturel que vous avez en commun, votre amour du cinéma notamment. Avez-vous trouvé-là le moyen de maintenir un lien à travers cette passion, de l'ordre d'une médiation ?

Ça a été un biais pour lui comme pour moi. Ensemble ou séparément, c'est une échappatoire mais pas que. C'est aussi un amour des réalisateurs, des comédiens, des comédiennes. Thibault a comme ça des obsessions comme le néo-réalisme italien. Des choses très pointues, il est très renseigné et c'est quelque chose qu'il me transmet comme je lui communique par exemple mon amour du cinéma coréen.

Vous dites souvent l'importance de l'écriture dans votre équilibre. Au-delà du témoignage, du récit, nourrissiez-vous pour ce livre quelque ambition littéraire ?

Oui, il y avait une envie de se confronter à ça. Il y a quelque chose de l'ordre de l'ego qui veut se mesurer à ce qu'on a l'habitude de lire, que l'on aime, savoir si on est capable d'en faire autant.

que je vis. Certains ont des antennes et arrivent très bien à choper ça. Moi, il me faut du temps pour parler des choses. Sur nos albums avec Orelsan, il était vraiment question d'un mode de vie révolu et le temps passé nous permettait de l'aborder avec plus de précision, un regard nostalgique aussi. Je ne sais pas si je serais capable de m'ancrer davantage dans le présent.

Pour revenir au livre, quel est le sens de son titre, *Ensemble, on aboie en silence* ?

La phrase, très métaphorique, clôt un fragment du livre écrit par mon frère sur sa relation avec son chien. Et je conclus en évoquant deux entités mutiques avec un caractère trempé qui se trouvent parfaitement et ça se résume par « quand c'est le bordel, on mange dans la même gamelle, et ensemble on aboie en silence ». C'est l'un de mes éditeurs qui m'a suggéré d'en faire le titre du livre et ça résume bien ma relation avec mon frère.

Pouvez-vous nous parler de ce texte très émouvant de Thibault qui clôt quasiment le livre ?

Je l'ai reçu comme un cadeau qui est arrivé en fin d'écriture. Je sais l'effort que ça a dû lui demander. Pas seulement un effort de cœur mais intellectuel qui dans son cas peut avoir des répercussions sur sa concentration, ses angoisses. Il se fait violence et quand il m'offre ce texte à la fin de l'écriture du livre, je le reçois comme une déclaration d'amour fraternel et comme un signe de son approbation, un remerciement pour ma patience. Et aussi une envie de s'impliquer. Ça faisait un moment que je lui demandais des précisions sur certaines choses, il m'envoyait des textos très évasifs et pas toujours exploitables. Je lui disais : « j'ai besoin que tu m'aides ». Ce n'est pas qu'il ne voulait pas mais il ne pouvait pas. Le fait de m'offrir ce texte était fort du point de vue symbolique et surtout très juste parce qu'arrivant à point nommé en fin de livre, comme une conclusion. C'est quelque chose que Thibault a vraiment flairé et tout est beau là-dedans.

Gringe, *Ensemble, on aboie en silence* (Harper Collins/Wagram)

Au Mob Hotel le vendredi 30 octobre à 17h



BLOQUES, LA SERIE

KÉBLO COMME OBLOMOV

C'est en 2015 que Gringe entame sa carrière de comédien aux côtés, comme pour sa carrière musicale, de son acolyte Orelsan. *Bloqués*, imaginé par Kyan Khojandi, c'est deux trentenaires squattant leur canapé avec un baobab dans la main, deux types qui, « en attendant qu'il se passe quelque chose, ont décidé de ne rien faire ». À la shortcom, souvent hilarante, on doit le personnage de *Serge Le Mytho*, spin-off qui lancera le talent d'impro de Jonathan Cohen. Mais difficile surtout de ne pas la relier à *Comment c'est loin*, le film qui met en scène la jeunesse mol-lusque des deux rappeurs, déjà évoquée par Orelsan dans un morceau adressé à son pote atteint d'oblomovisme : *La morale*. Une sorte de *Slackers* (Richard Linklater) à la française qui dépeint le quotidien de la jeunesse sclérosée des villes moyennes de province, où l'on n'a guère d'autre perspective de fin de samedi soir qu'un « *McDrive à pieds* ».

J'ai du mal à écrire en temps réel sur les choses



© ARVINE

ARVINE, VINS D'EST

Pas plus de six à table, mais on peut être vin.

Restaurant / Entre Satho et la Salle Rameau, un chic bistrot, doté d'une opulente carte des vins.

PAR ADRIEN SIMON

Au début de l'été le nom d'Hippolyte Flandrin apparut dans la presse nationale. Dans l'incendie de la cathédrale de Nantes, *Saint-Clair guérissant les aveugles* (1836) fut malheureusement calciné, il était l'œuvre de cet élève d'Ingres, lauréat du prix de Rome. Le peintre est honoré à Lyon, sa ville natale : représenté dans la fontaine des Jacobins, une rue porte aussi son nom. Une ruelle qui depuis quelques années s'est remplie non pas d'ateliers d'artistes mais de commerces de bouche. Tous inscrits dans le renouveau actuel de la nourriture : mettant à l'honneur le travail artisanal, bio, local, sans oublier d'être jeune et cool. Un mouvement porté ici par le multi-primé et multi-tatoué restaurant La Bijouterie. Mais rue Flandrin, on trouve un représentant de la bonne bouffe pour tout domaine ou

Il a visiblement ramené dans sa besace une bonne partie de sa cave, puisqu'on trouve à la carte pas moins de 200 réfs dont des vins fameux et néanmoins naturels

presque. Une boulangerie ? L'excellent Antoinette. Du fromage ? Le BOF de la Martinière. Des pizzas bio ? Hape. Des cocktails ? L'Antiquaire. De la bistronomie ? Hector. Il manquait un hommage au bon vin. On y vient.

Cet automne, la rue a vu ouvrir un nouveau venu sous l'enseigne Arvine. Le correcteur informatique propose "aviné", c'est lui qui se trompe : l'arvine

existe, c'est un cépage autochtone du Valais, fragile et délicat, qui entre dans la composition de grands vins blancs. On pense à ceux de Marie-Thérèse Chappaz surnommée "l'icône du vin suisse", qui produit les belles années l'un des meilleurs liquoreux, le Grain par Grain, fait d'une arvine passerillée. Reconnaissons à l'ordinateur une petite intuition : dans ce nouveau resto, on a visiblement beaucoup de res-

pect pour le jus de raisin.

UN IMPRESSIONNANT DESSERT

Arvine est le nouveau repère de Benjamin Capelier, chef au parcours atypique puisqu'il entreprit des études d'Histoire et sciences po, avant de basculer dans la cuisine. Du côté de chez Têtedoie (l'étoilé de Fourvière) puis du Café Sillon (le prix fooding du 7^e). Avant d'ouvrir son affaire là-haut, derrière un mur peint d'Hénon – ça s'appelait Curnonsky. Quelques deux ans plus tard il remballa son fameux menu du midi à 19€ (une autre époque !). Et sa cave de 12 000 bouteilles... Après une parenthèse du côté de la Maison Nô, hôtel quatre étoiles de la Presque'île, connu pour son escalier peint, le voilà qui remet le couvert. Il a visiblement ramené dans sa besace une bonne partie de sa cave, puisqu'on trouve à la carte pas moins de 200 réfs dont des vins fameux et néanmoins naturels comme ceux du Château Saint Anne (Bandol, 50€), d'Antoine Arena (Patrimoine, 64€), de Trevallon (Alpilles, 95€), de Le Puy (Bordeaux, 43€). Et aussi d'excellentes choses moins connues comme le Condrieu de Dumas (64€) et des canons plus accessibles, comme l'Hanami de Bobinet en Loire (23€). Enfin, Benjamin Capelier s'est associé, pour ce nouveau départ, à Thibault Vial, qui s'avère être importateur de vins d'Europe de l'Est. Ce qui lui permet de proposer par exemple, un vin sec de la région de Tokaji, habituellement connu pour ses liquoreux, à base d'Hárslevel, un cépage autochtone cultivé en bio par László Majoros (24€ la bouteille). Autre rareté, un vin tchèque et orange (un vin blanc vinifié comme un rouge), le veltlinske zelené du domaine Eisgrub (37€).

Toutes ces bouteilles accompagnent un menu du midi (24€) bien troussé. Qui s'ouvrirait lors de notre venue, par une crème de pois-chiche bien lisse, parsemée de croustons et d'un très bon chorizo, accueillant un œuf mollet recouvert d'un siphon de sauce hollandaise. Puis un excellent plat de thon, à peine cuit mais très tendre, agrémenté de quelques gnocchis au paprika fumé, de jolies tagliatelles de courgettes, d'une purée de piquillos et caviar d'aubergine. Enfin un impressionnant dessert au chocolat, façon snickers décomposé : sous une mousse de lait siphonnée, streusel, caramel au beurre salé cacahuètes et ganache choco.

Arvine 6 rue Hippolyte Flandrin, Lyon 1^{er}. Du mardi au samedi, midi et soir

RENTREE ANTHROPOCENE #2020

du 2 au 10 octobre 2020 à Lyon & Saint-Étienne

LES MAKIS LOCAUX DE LIPOPETTE

Restaurant / Des sushis, plutôt des makis, et des bols de riz, appelés donburi, garnis d'ingrédients d'ici. PAR ADRIEN SIMON

Ils nous avaient déjà fait le coup avec la pizza. C'était chez Hape (anciennement Harvest) rue Flandrin dans le 1^{er}. L'idée ? Utiliser des produits locaux, bio et de saison, pour un resto qui est italien du côté des recettes, pas du côté des ingrédients (farine de l'Ain, leur huile d'olive de Nyons, jambon du Rhône, etc.) La même équipe voit double, en ouvrant en face un comptoir à sushis. Même ambition : non pas perfectionner la tradition japonaise (est-ce seulement possible ?) mais l'adapter à des produits d'ici.

DES ROULEAUX CALIFORNIENS

Leurs bouchées sont des makimono, pour être précis des rouleaux californiens. Cette variété de sushi vient des 70's et de la côte ouest américaine – plus certainement de Vancouver que de L.A., d'ailleurs. Là-bas un Japonais avait compris que les Nord-Américains n'aimaient guère le poisson cru et les algues. Il remplaça le premier par du crabe et de l'avocat, cacha le nori à l'intérieur, et ajouta de la mayonnaise – le sushi occidentalisé était né. Chez Lipopette on pratique aussi le maki à l'envers, où la feuille d'algue, de Bretagne, s'insère dans une coque de riz, et enserme un morceau de truite bio du Vercors préparée en gravlax, avec mayo au paprika fumé, concombre (car on refuse ici les avocats) et oignons grillés ; ou bien en version vegan : tofu mariné à la citronnelle, wasabi, graines de sésame, et caviar de légumes (de chez Agriz). Les 8 makis (7€) s'arrosent d'une sauce maison au miso de bourgogne (de chez Kura) et réduction de jus de légumes. Côté dessert (7€) on s'éloigne du Japon avec un excellent sablé breton, surmonté d'une sorte de ganache au chocolat blanc Valrhona, et confiture de rhubarbe. Aussi, une carte de bières régionales.

Lipopette 17 rue Hippolyte Flandrin, Lyon 1^{er}. Au déjeuner du jeudi au lundi, et le soir (hors alerte maximale)



© Mona Benetto

En train de se les rouler, avant de rouler



LIBRAIRIE TROIS FOIS VIVEMENT DIMANCHE

« L'Aînée, la Cadette et la Benjamine », ce n'est pas le titre d'une exégèse des *Trois sœurs*, ni une version des *Quatre filles du Docteur March* amputée d'une des leurs. Mais bien la nouvelle appellation des trois adresses où siège la librairie Vivement Dimanche, suite à une réorganisation de ses espaces. L'Aînée, c'est la librairie historique, le vaisseau amiral de la rue du Chariot d'Or où l'on feuillette littérature, sciences humaines et BD, La Cadette se tient Grande rue de la Croix-Rousse à l'emplacement de l'ancien espace jeunesse et accueille les rayons Beaux-Arts et Vie pratique (vous suivez toujours ?). Quant à la Benjamine, elle s'est logiquement dévolue à la jeunesse et s'étale sur trois étages. Un coup de jeune qui s'accompagnera d'une nouvelle signalétique et d'enseignes harmonisées. Vous ne viendrez plus chez elles par hasard.

— université
— lumière
— LYON 2

Langues étrangères pour tous publics (actifs, chercheurs d'emploi, étudiants, retraités)

Allemand, anglais, arabe, chinois, italien, japonais, polonais, portugais, russe, turc, ukrainien, etc.

Nous offrons aussi des formations spécialisées pour établissements publics* et entreprises. Renseignements et inscriptions dès le 1er septembre.

Début des cours en octobre.

*avec la certification LINGUASKILL(anglais) éligible au CPF

Université Lumière Lyon 2
86, rue Pasteur - Lyon 7e - Tram T2 Centre Berthelot
corinne.lebihan@univ-lyon.fr
04 78 69 74 70

RECRUTE- MENT

DISTRIBUTEURS & DISTRIBUTRICES

TEMPS PARTIEL (6H À 8H PAR SEM.)
VOITURE INDISPENSABLE
DISPONIBLE UN MERCREDI SUR DEUX

CONTACTEZ PABLO FREVILLE :
PFREVILLE@DIFFUSIONACTIVE.FR
06 59 72 79 17

DIFFUSION
ACTIVE

le petit Bulletin

LE FILM DE LA QUINZAINA

LAST WORDS

Science-fiction / Après ses documentaires portant sur son autre métier-passion (*Mondovino, Résistance naturelle*), le cinéaste-sommelier Jonathan Nossiter livre une fiction crépusculaire sur notre civilisation annoncée comme son testament cinématographique. C'est ce qu'on appelle avoir le devin triste... PAR VINCENT RAYMOND

La Terre, en 2085. Alors que le désert a recouvert la quasi-totalité de notre planète frappée par une épidémie, l'un des ultimes survivants, Kal, découvre à Paris d'étranges bobines de plastique. Elles le conduiront, après un passage en Italie, à Athènes où subsiste un reliquat d'humanité. Ensemble, ils seront les derniers à (re)découvrir la magie d'un art oublié de tous : le cinéma...

Est-ce un effet d'optique, ou bien le nombre de films traitant de catastrophes à l'échelle mondiale ne subit-il pas une affolante inflation – et encore, l'on parle de ceux qui sortent (*Light of my Life, Peninsula...*), vont sortir (*Sans un bruit 2...*), en se doutant pertinemment que la Covid-19 et la pandémie vont en inspirer une kyrielle d'autres, à des degrés plus ou moins métaphoriques. Appartenant à la cohorte des prophétiques et des

moins optimistes (prouvant par cela à quel point ce natif du Nouveau Monde a épousé les mœurs de l'Ancien), celui de Nossiter assume sa radicalité ; il se paie même le luxe d'être du fond de sa tragique et définitive conclusion, affichée dès son titre, le plus réussi.

RETOUR INVERSE DE LUMIÈRE

D'optique, il est en effet question de bout en bout ici avec cette "projection" dans un futur où toutes les cultures ont disparu. Où les sols sont devenus infertiles (et les êtres inféconds), les humains retournent peu à peu à l'état sauvage, oubliant jusqu'au langage – alors le cinématographe, pensez ! En rencontrant un ermite centenaire vivant reclus dans les décombres et les trésors de ce qui doit être la Cineteca de Bologne – celle qui organise un festival de patrimoine



Problème de pellicule ? Réagissez

justement baptisé Il Cinema Ritrovato, "le cinéma retrouvé" – Kal va non seulement avoir accès au déchiffrement des bobines mystérieuses, mais également à la possibilité d'en fabriquer de nouvelles en acétate de cellulose. En détaillant devant la caméra ce mode opératoire, Jonathan Nossiter revient à la genèse du support sur lequel s'imprime l'image photographique animée des premiers temps. Une démarche d'autant plus signifiante aujourd'hui que la digitalisation quasi-généralisée et surtout rapide de l'ensemble du secteur font passer ce "langage" de l'analogique, artisanal, pour une langue morte à de nombreux spectateurs. Or, à la différence des appareils numériques, le procédé traditionnel fonctionne toujours sans électricité. Et la pellicule

demeure le support de référence lorsqu'il s'agit de conserver un film par-delà le temps.

Il n'empêche que le cinéma ne peut sauver l'humanité d'elle-même ni de ses travers. Ce que Nossiter montre, c'est surtout notre capacité globale à fabriquer des ruines et des vestiges. Ou du moins à laisser des traces de notre passage ; entre orgueil et vanité, celles-ci sont vite balayées par les sables et le temps ! Quant aux rares qui mériteraient d'être partagées, notamment les beautés sauv(egard)ées par la caméra, elles demeureront à tout jamais prisonnières de leur réceptacle, sans plus jamais trouver de destinataire pour les contempler. Alors, allons au cinéma pendant qu'il est encore temps.

Last Words est flanqué de l'habituel avertissement prévenant que « des scènes, des propos ou des images peuvent heurter la sensibilité des spectateurs ». Sans doute la commission de classification a-t-elle été interpellée par la séquence où un personnage intersexe se caresse ostensiblement son entrejambe dénudé, ou bien parce que la sœur de Kal est mise à mort d'une manière sauvage au début du film. Pour brutales qu'elles puissent paraître à certains publics, ces images sont-elles moins choquantes que l'hypothèse de fin du monde portée par ce film ?

Last Words (It-Fr-É-U, avec avert. 2h06) Un film de Jonathan Nossiter avec Nick Nolte, Kalipha Touray, Charlotte Rampling...

ACTU

UN CHEF D'ŒUVRE RUSSE DANS LES SALLES DU GRAC

Reprise /

Il reste quelques ultimes séances pour découvrir dans le cycle "Octobre rouge" programmé par la Ciné-Collection du GRAC *Quand passent les cigognes* de Mikhaïl Kalatozov, un classique soviétique Palme d'Or 1958 déjouant tous les clichés attachés au cinéma produit par l'URSS. Normal : il s'agit tout simplement d'un chef-d'œuvre de réalisation, d'innovation technique, esthétique et visuelle, dépourvu de surcroît de cette complaisance idéologique dont ce brave propagandiste d'Eisenstein faisait preuve. Sept ans avant ses affolants plans-séquences de *Soy Cuba*, Kalatozov était déjà ce sorcier dirigeant avec une fluidité inédite sa caméra dans d'interminables mouvements de foule, créant l'illusion d'un steady-cam – lequel ne serait inventé que... vingt ans plus tard.

Chaque image s'avère ici composée et savamment contrastée ; la netteté est cristalline du premier plan à l'infini de la profondeur de champ... Cette beauté virtuose en ferait presque oublier l'histoire triste de Véronika (la splendide Tatiana



La femme qui a vu l'homme qui a vu l'URSS

Samoïlova, un genre de Shirley MacLaine russe) dont l'homme part mourir à la guerre et qui se fait abuser par un planqué. Le fait qu'en 1957 l'on puisse se permettre de raconter un pur mélodrame sans faire l'article pour le drapeau rouge ni le Petit Père des peuples témoigne de "l'assouplissement" de la période krouchtchévienne, laissant entrevoir quelque espoir pour les artistes. Une liberté qui s'impose doublement ici :

formellement parfait, *Quand passent les cigognes* intègre pourtant des séquences abstraites quasi expérimentales toujours aussi efficaces. On sait qu'il influença Truffaut, Lelouch, Demy... Peut-être faut-il le considérer comme l'un des premiers films de la Nouvelle Vague... VR

Quand passent les cigognes

Dans les salles du GRAC jusqu'au vendredi 30 octobre



MEXIMIEUX FESTIVAL DU FILM D'ANIMATION

Oui, évidemment, c'est un peu comme les feuilles mortes en cette saison de vacances de Toussaint : les festivals du film d'animation, il y en a partout. Mais celui de l'Horloge de Meximieux est seul doté d'un jury jeune à remettre la Pendule d'Or ! Ces considérations faites, il y a du bon au milieu d'une programmation éclectique, comme les reprises d'*Avril et le monde truqué* et du *Géant de fer*, les très réussies *Ailleurs*, *Calamity* et *Lupin III* ainsi que les avant-premières du *Peuple Loup*, de *Fritzi* et de *7 jours*. Au total, 16 films pour tous les âges, (3, 6, 9, 14 ans) à découvrir jusqu'au 27 octobre.



ÉCULLY L'ARGENTINE À L'HONNEUR

Excellente initiative du Cin'Écully de composer non un festival mais une programmation thématique hispanophone à partir des sorties très récentes. Les trois longs-métrages mis en avant du 23 octobre au 6 novembre présentent un fort tropisme sud-américain, pour ne pas dire argentin : *Maternal* de Maura Delpero et le documentaire de Juan Solanas *Femmes d'Argentine* qui s'y déroulent évoquent sous deux angles différents la condition féminine – l'un avec des jeunes mères, l'autre autour de la question de l'avortement dans un pays où l'IVG est interdite. Le troisième rendez-vous est le film d'animation signé Aurel Josep, renvoyant à la Guerre d'Espagne et à la peu glorieuse histoire des camps d'internement pour réfugiés républicains en France.

Découvrez
la partie la plus
ancienne du
Grand Hôtel-Dieu

L'Hôtel-Dieu et la Charité retrouvés

Samedi & dimanche
10h - 19h

Grand Hôtel-Dieu
4 Grand Cloître

www.grandlyon.com/hotel-dieu

GRAND LYON
la métropole

VISION BRANDIT L'ÉTENDARD DU RAP UNDERGROUND

Documentaire / Par nous, et pour nous. Tel est le crédo de *Vision*, documentaire mais pas que – c'est aussi une mixtape –, conçu par Maxence Vacher et Cyril Giet, qui veulent mettre en lumière la scène rap lyonnaise. Sur YouTube dès maintenant. PAR LOLA MISON

Les prémices de ce projet viennent d'un constat : la scène rap locale n'est pas assez soudée, ni mise en avant. Maxence Vacher, vidéaste plus connu sous le nom d'Amaz.mp4 et Cyril Giet, beatmaker aka High Teig, habitués à travailler ensemble depuis quelques années, ont donc décidé d'y remédier. Leur volonté : créer des rencontres parmi les différents acteurs de l'industrie du rap lyonnais et faire découvrir ces artistes au public. Maxence explique ainsi la démarche : « on n'a pas envie de se considérer comme média, même si on va créer du contenu qui peut s'apparenter à du journalisme. On veut juste être des créateurs, qui choisissent ce qu'ils font et avec qui. Le plus de *Vision*, c'est que nous en

sommes à l'origine, on est super libres sur notre proposition artistique : on ne répond pas à la demande d'un client. »

MAZOO

Le premier volet, tout juste paru, est composé d'un documentaire et d'une mixtape. Pendant plus d'un an, Amaz.mp4 et High Teig ont suivi une quinzaine d'artistes lyonnais dans leurs différentes étapes de création artistique et musicale : l'écriture, le choix de l'instrumental, les sessions studio ou encore la réalisation de leur clip. Parmi eux, on peut retrouver Mazoo, Ocho Punch, Asura, Egzagone... High Teig a produit toutes les tracks du documentaire et les instrumentaux de la mixtape, Amaz.mp4 s'occupant des images et de tous les clips.

« À la base, on voulait juste faire une mixtape clipée »

Maxence raconte comment l'idée du documentaire leur est venue : « à la base, on voulait juste faire une mixtape clipée par Cyril et moi, sans gros enjeux derrière, pour kiffer. Et avec le temps, ça a pris de l'importance, il y a eu le docu, des bonus ; on s'est dit que *Vision*, c'était plus que ce projet initial. On aimerait faire monter tous ces artistes, tout ce mouvement, par nous-mêmes – pas avec des

gens qui s'y intéressent comme les gros médias mainstream, sans connaître ou même essayer de connaître. »

ULTRA UNDERGROUND

Comme l'expliquent les artistes présents dans le documentaire, « avoir la vision », c'est suivre ses envies et propager ses idées. S'écouter. Et surtout, créer ce que l'on veut, avec les moyens du bord. Ce que l'on relève souvent concernant le rap lyonnais, c'est qu'il est ultra underground, qu'il ne suit pas obligatoirement les chemins déjà tracés par les gros artistes avant eux. « L'idée, c'est de faire d'autres gros projets comme celui-ci, sur le long terme, et entre eux, de faire plein de petits



Underground, dans une cave, ça se tient...

contenus comme des interviews, des minis documentaires ou même des sessions acoustiques avec des musiciens. Mais ce n'est pas tout à fait défini encore... ». Le documentaire *Vision* est visible sur YouTube depuis avril et la mixtape (19 titres)

sera disponible sur toutes les plateformes de streaming à partir du 30 octobre.

Vision release party
À Boomrang le vendredi 23 octobre à 16h (sur réservation), 5 rue de l'Épée, Lyon 3^e

T T A THÉÂTRE THÉOARGENCE VILLE DE SAINT-PIREST

AILLEURS Scène Auvergne Rhône-Alpes

Mar. 03 Nov. > 19:00

La Journée de la Jupe

Théâtre - À partir de 13 ans

Un huis clos exaltant, aux accents de thriller...
Adapté du film de Jean-Paul Lilienfeld avec Isabelle Adjani

+ d'infos au 04 81 92 22 30
et sur www.theatretheoargence-saint-priest.fr

Ferme Berliet, 8 avenue C, Saint-Priest

mar. 3 nov. 19h

THÉÂTRE

LA HONTE : LES AUDITIONS

FRANÇOIS HIEN / L'HARMONIE COMMUNALE

C10 DIRECT DEPUIS BELLECOUR

LA MOUCHE la-mouche.fr
THÉÂTRE SAINT-GENIS-LAVAL LaMoucheSGL Saint-Genis Laval

L'ANALPHABÈTE

AGOTA KRISTOF
ANNE DE BOISSY
LES TROIS-HUIT
DU 26 AU 29 NOV.

FESTIVAL
REGARDS DE NOVEMBRE
SPECTACLES FRANÇAIS - LSF
DU 14 AU 29 NOVEMBRE

NTH8/ THÉÂTRE LYON 8E
WWW.NTH8.COM
22 RUE DU COMMANDANT PÉGOUT
CONTACT@NTH8.COM
04 78 78 33 30

VILLE DE LYON
PRÉFET DE LA RÉGION AUVERGNE-RHÔNE-ALPES
La Région Auvergne-Rhône-Alpes

« VIRUS, DÉSORMAIS, C'EST LA RÉALITÉ »

Théâtre / Il nous avait conquis, au TNP, avec le procès d'Hamlet joué avec des professionnels de la justice et un jury populaire renouvelé chaque soir (Please, continue). Revoici, aux Subs, le Suisso-Hollandais Yan Duyvendak pour Virus, - un spectacle imaginé en 2017 et incroyablement d'actualité : comment réagir au surgissement d'une pandémie ? À vous de le jouer ! PAR NADJA POBEL

Qu'est-ce qui vous pousse à toujours aller vers ce processus de travail participatif ?

Yan Duyvendak : Je ne sais pas très bien en fait. J'ai bien lu mon Jacques Rancière, qui dit que le spectateur s'émancipe même s'il n'est pas impliqué physiquement ; néanmoins, j'ai l'impression qu'en s'activant, on comprend autrement les choses. En général, ce qui m'intéresse - et c'est pour ça que j'ai glissé des arts visuels vers les arts vivants - c'est l'idée d'être plusieurs dans un même endroit en train de vivre des choses ensemble et de réfléchir à une question de société.

Comment est venue l'idée de ce spectacle, Virus ?

Une conversation en 2017, avec un ami médecin marseillais (ce n'est pas le Dr Raoult !) qui faisait des simulations pour un projet de la Communauté européenne pour entraîner les autorités à réagir à une pandémie. C'était destiné surtout à des pays d'Afrique occidentale, après la crise Ebola. Il appelait déjà ça un « jeu ». Les membres de gouvernements, les économistes qui étaient conviés étaient les « joueurs ». J'ai été intéressé.

Comment cela se passe sur le plateau ?

Quand le public entre en salle, il est accueilli par



Le style anglé, dans toute sa splendeur

deux coordinateurs avec des gilets de couleur posés par tas (sécurité, économie, santé, recherche, population...). Chaque spectateur choisit son groupe en fonction de ses intérêts ou appétences. Il faut un nombre égal dans tous les groupes, sauf la population, plus nombreuse.

Des modérateurs expliquent les règles du jeu, précisant qu'il ne s'agit pas de la Covid - car on a fait ce jeu avant novembre 2019. Chacun reçoit des enveloppes avec des choses à faire, des éléments imprévus auxquels il doit faire face (gérer de l'argent, trouver des anti-viraux...).

Il y a trois phases dans une épidémie qu'on a repris dramaturgiquement : quand le virus est encore à l'étranger et qu'il faut préparer son pays pour son arrivée, puis quand le virus est sur son propre territoire mais que ça n'explose pas encore et, troisième phase, quand tout le monde commence à tomber malade et mourir. À la fin de chaque phase on fait une réunion interministérielle de crise pour raconter les décisions prises et s'orienter vers une des quatre situations finales possibles à la fin du jeu : fin de l'humanité, État militaire, tribus de différents régimes politiques, retour sans changement à nos sociétés néolibérales

Vous n'avez pas voulu changer le spectacle malgré la crise de la Covid. Mais comment a-t-il été percuté par cette actualité ?

En voyant arriver cette crise, notre première idée a été de nous dire qu'on était foutu, qu'il fallait jeter le projet aux orties, que personne ne voudrait jouer ça car on était trop dedans, qu'on n'aurait pas de distance. Mais pendant le confinement - qui en Suisse était quand même assez doux (on pouvait faire des balades en montagne) - on a relu tout le matériel (720 choses à faire en groupe), on était vraiment frappé par le fait que tout cela, qui pourtant datait d'avant la Covid, était vraiment ce qu'on était en train de vivre. Quand on faisait les crash-tests [Ndlr : sorte de séance de travail collaboratif en amont des représentations, aux Subs c'était fin juillet] l'an dernier, les gens trouvaient ça sympa, rigolo, un peu dystopique. Désormais, c'est la réalité. On a donc pris le pari que le spectacle pouvait marcher de manière cathartique, le jeu est maintenant un défoirer.

Virus Aux Subsistances du mardi 3 au samedi 7 novembre à 18h + séance supplémentaire le samedi à 14h, 5€/13€/16€

EN MARGE : PLEIN CENTRE

Théâtre / Abrégée par le confinement, la perturbante et implacable dernière création de Joris Mathieu revient sur scène avec une force encore supérieure. Vertige des temps actuels. PAR NADJA POBEL

En marge ! n'aura vécu que trois soirs en mars. Et nous avait déjà conquis par sa clairvoyance et une certaine douceur, corolaire d'une forme de résignation. Harry (Philippe Chareyron) ne sait plus où est sa place dans ce monde. Il évolue dans un décor à double face entre un mur d'écrans qui annule toute compréhension du monde et un appartement vert à rendre aveugle, où deux humains errent comme des fantômes

Si parfois le dispositif massif peut lasser à force de tourner, il n'en est pas moins la démonstration glaçante qu'il n'y a point d'issue à cette existence, qu'Harry est coincé dans son bocal surblindé d'images et de paroles, fussent-elles enveloppantes comme le chabadabada de Lelouch ou les phrases échappées de chez Audiard, Godard et Kassovitz.



« Dormir, rêver peut-être ? »

TOUTE UNE VIE N'Y SUFFIRAIT PAS

L'époque est aujourd'hui aux chaînes info (présentes ici) et au... virus qui « ont mutés d'endroit pour continuer à se développer, les humains doivent faire pareil » entend-on dans En marge ! Non pas que Joris Mathieu soit un visionnaire mais il regarde avec une attention ses contemporains et les réponses anxieuses et liberticides à cette crise sanitaire ne sont peut-être pas si surprenantes que cela au vu du spectacle.

Ce spleen que Joris Mathieu fouille depuis longtemps déjà trouve ici une expression directe. Et de fait, le constat aride qui habite cette réflexion se mue en une forme limpide, drôle parfois. La lumière est là. C'était déjà le cas en mars. Ce devrait être décuplé en novembre. Joris Mathieu nous confiait récemment avoir retravaillé la fin de son spectacle « car il va désormais être regardé autrement. On ne va pas s'arrêter à la désolation, il faut aussi des perspectives ». Puisque « être triste ça ne mène à rien » nous dit Harry.

En marge ! Au TNG Vaise du 3 au 13 nov, mar 3, jeu 5, ven 6, mar 10, jeu 12, ven 13 à 18h30, sam 7 à 17h ; de 5€ à 20€

& AUSSI

THÉÂTRE Je ne suis pas un astronaute

Raphaël Gouisset (CGU, Worldwidewestern...) a fait, pour cette création, une résidence au centre d'études spatiales pour nourrir sa réflexion sur la fin du monde et, plus précisément, la solastalgie, forme d'anxiété liée aux réalités écologiques actuelles. Plateau DIY et fantasme documenté sur le job d'astronaute et le sens qu'à encore ce métier dans cette époque chamboulée.
Théâtre de l'Élysée
14 rue Basse-Combalot, Lyon 7e
(04 78 58 88 25)
Jusqu'au 23 oct, à 19h + jeu à 11h ; 10€/12€/14€

THÉÂTRE Lettres de mon moulin

Philippe Caubère ne propose pas une lecture de Daudet mais bien une interprétation sans texte en secours car dit-il, ces Lettres c'est « comme si c'était moi qui les avais pensées, imaginées. Comme si je m'en étais souvenu. Comme si je les avais vécues ». Le comédien de Mnouchkine époque 70's revient à Lyon après 12 ans d'absence
Comédie Odéon
6 rue Grolée, Lyon 2e
(04 78 82 86 30)
Jusqu'au 1er nov, du mer au sam à 19h, dim à 17h ; de 15€ à 19,50€

THÉÂTRE La Honte

Premier aperçu du nouveau spectacle de François Hien qui sera donné l'an prochain en intégralité ici. Traitant toujours de faits contemporains, il sera question cette fois d'un professeur d'université qui a une

relation sexuelle avec un thésarde qui va signaler le comportement de celui-ci à l'université. L'enquête commence. Cette compagnie en avait déjà mené concernant la crèche Baby-Loup ou récemment l'affaire Vincent Lambert
Olivier Masson doit-il mourir ?
Théâtre La Mouche
8 rue des écoles, Saint-Genis-Laval
(04 78 86 82 28)
Mar 3 nov à 19h ; 9€/13€/16€

THÉÂTRE Le Mur

C'est un enchantement que ce spectacle qui a vu le jour subrepticement et très momentanément dans le Off d'Avignon 2019. Deux personnages débarquent hagards. D'où viennent-ils ? Les tréfonds de l'ignominie humaine n'ont pas l'air loin. Les clowns (oui des clowns professionnels pour cette nooirceur) sont parfaits sous la direction de Philippe Delaigüe qui déjà récemment avait été impeccable, dans un autre genre avec « Hors jeu ». Théâtre de la Renaissance
7 rue Orsel, Oullins (04 72 39 74 91)
Du 3 au 7 nov à 19h ; de 5€ à 26€

THÉÂTRE Ivres

14 personnages ivres morts (l'ivresse du pouvoir, de la religion, de l'amour...), autant d'acteurs (et un musicien, Jean-Baptiste Cognet) au plateau et ce désir d'aller au plus près de la langue d'Ivan Viripaev, de jouer du déséquilibre avec un sol désaxé. La metteuse en scène Ambre Kahan, porte ce projet depuis des années avec ses camarades d'école du TNB à qui elle fait vivre de véritables training sportifs pour mieux toucher à l'essence de ce texte russe contemporain important.
Célestins, théâtre de Lyon
4 rue Charles Dullin, Lyon 2e
(04 72 77 40 00)
Du 3 au 7 nov, à 18h (à confirmer) ; de 7€ à 40€

« J'ai grandi au Nigeria, à Abakliki ». Ainsi Obinna Igwe, dit "Obi", commence-t-il, assez

logiquement pense-t-on, le récit d'une vie qui l'a mené jusqu'à Lyon. Mais, dans la seconde, il se raccroche à ses premiers mots et nous fait comprendre en une phrase ce qui porte les hommes et les femmes qui traversent les continents et les mers pour un peu d'espoir : « en fait je n'ai pas grandi au Nigeria, j'y ai survécu, c'est après que j'ai grandi ». Il a pourtant déjà 23 ans lorsqu'il quitte son pays. Sa vie est une histoire comme on en entend rarement, peut-être parce qu'on oublie un peu facilement de prêter l'oreille. C'est celle de milliers de migrants dont certains ne voient pas la fin du voyage. S'il est possible de survivre – et encore – dans le pays le plus peuplé d'Afrique – 203 millions d'habitants, 24 villes de plus d'1 million d'habitants –, la vie y est une chimère, la violence endémique, et l'école accessible à ceux qui ont un peu d'argent, à ceci près que personne n'en a. « Là-bas, il n'y a aucun espoir d'avenir, aucun rêve n'est possible » raconte Obi qui a perdu son père à l'âge de dix ans. L'espoir ne peut être que dans l'ailleurs. Mais cet ailleurs, il faut aller le chercher avec les dents.

Pour gagner l'enclave espagnole du nord du Maroc, Obi saute, littéralement, d'un train en marche à l'autre, accroché aux barres des wagons

Un ami lui ayant toujours dit de venir le voir au Maroc, Obi se décide en 2010 pour un aller simple. Il traverse le Mali, prend une nuée de bus passant par l'Algérie. Arrivé au Maroc, les perspectives ne sont guères plus brillantes pour un sans papiers : « impossible d'aller d'une ville à l'autre si on n'a pas de papiers », dit-il. Cet ami lui conseille, s'il veut s'en sortir et s'il lui reste un peu d'énergie, d'essayer de passer en Espagne. Pour gagner l'enclave espagnole du nord du Maroc, Obi saute, littéralement, d'un train en marche à l'autre, accroché aux barres des wagons. Cinq fois, il est arrêté et reconduit en Algérie, doit à chaque fois retraverser le désert. Il s'y perd une fois pendant trois jours sans eau, ni nourriture, pense à se laisser mourir, est pourchassé par des chasseurs de migrants. Cinq fois, il regagne le Maroc et repart pour l'Espagne, finit par suivre un groupe qui se perd plusieurs jours dans une forêt. À la frontière de l'enclave se dresse un mur anti-migrants, ridicule rempart d'une Europe qui pense qu'on peut cantonner la pulsion de vie derrière un grillage. Obi décide de passer par la mer, après plusieurs tentatives en nageant de nuit vers le large pour semer

L'ODYSSÉE D'OBI

Afro Trap / Demandeur d'asile nigérian de 33 ans, dont dix d'une invraisemblable errance entre l'Afrique et l'Europe, Obinna Igwe a fini par se poser et s'apprête à lancer une carrière de musicien dont il n'avait jamais osé rêver. Épaulé en cela par Cédric de la Chapelle, l'homme qui avait découvert Slow Joe. Il a accepté de nous raconter son histoire.

PAR STÉPHANE DUCHÊNE



Une entrée en scène

les patrouilles puis vers le nord et la ville de Ceuta, et, après une morsure de requin, il parvient épuisé sur les plages espagnoles : « la première traversée est très difficile mais avec l'habitude on finit par avoir assez de force pour y parvenir » analyse-t-il tranquillement, comme s'il nous racontait une excursion, depuis le studio croix-roussien où nous le rencontrons. Le sourire est facile sur ce visage impressionnant de charisme et de sérénité mais le regard dit la violence des épreuves.

LA MUSIQUE EN PRISON

Obi reste un an dans le camp de Ceuta, puis gagne Algeiras en Andalousie, Bilbao au Pays-Basque, l'Italie d'où il est expulsé et la Suisse où il est mis en prison après deux ans passés dans la rue. Bref, à chaque étape ça va mieux mais mal. Il passe six mois en prison et commence à ressentir le besoin de travailler sa musique. « Au Nigeria, je chantais depuis l'âge de 13 ans, dans la rue mais je ne prenais pas ça au sérieux, j'écoutais beaucoup Tupac, Ja Rule, des native songs et je m'amusais à faire ma sauce autour des morceaux que j'aimais. En prison c'est devenu quelque chose que je devais faire. ». Sur un ordinateur dans lequel il a englouti ses maigres économies, il compose et chante en prison, entend parler de perspectives meilleures en France. Ailleurs, toujours, où l'herbe plus verte jaunit trop vite sous les pas du clandestin qui la foule. Un ami, échoué au collège Maurice-Scève, lui dit qu'à Lyon, il trouvera un endroit où habiter. Ticket, train, Lyon, et une fois sur place, nouvelle désillusion : « j'ai demandé à mon ami si cet endroit où je venais d'arriver était un camp, il m'a répondu que non, que c'était un lieu où les Africains pouvaient s'abriter mais je n'étais pas à l'aise avec ça. »

La promiscuité avec 400 autres migrants dans des dortoirs de 25 lui pesant, il décide de se construire une chambre à part dans les murs du collège en montant avec son ami Moussa des murs faits de planches et de portes de toilettes dégonflées : « avec d'autres, Moussa s'est débrouillé pour trouver du bois et je leur ai dit "j'achèterai les clous" » rigole-t-il. L'endroit, sans fenêtre, ne fait pas plus de 6-8 mètres carrés, un matelas jeté contre un mur, un semblant de bureau contre l'autre. Obi présente son "espace" comme un studio d'enregistrement pour justifier de s'isoler. Il doit donc apprendre à produire et commence à enregistrer quelques musiciens du collège et ses propres morceaux. Mais pour la tranquillité, il faudra repasser : « je voulais être seul mais avec ces enregistrements, il y avait toujours quelqu'un chez moi. » Nous sommes en 2019, neuf ans ont passé depuis le départ du Nigeria.

« THAT'S IT, GINGER ! »

Mais parfois quelque chose vient briser la chaîne des désillusions et la chance – ou Dieu, à qui Obi s'en remet souvent – se manifeste autrement qu'en vous sauvant la peau en pleine mer ou dans le Sahara. Cette chance. se nomme Cédric de la Chapelle, un musicien bien connu de la scène lyonnaise à qui l'on doit d'avoir découvert le regretté Slow Joe sur une plage de Goa avant de lui offrir une carrière de chanteur en Europe à 60 ans passés. Au collège où Cédric accompagne une pièce de théâtre, les deux hommes se rencontrent, nourrissent une

DERNIÈRE VISITE AVANT EXPULSION

Squat / Après deux ans d'occupation de l'ancien collège Maurice-Scève, la Métropole et la Préfecture organisent l'évacuation des lieux et le relogement d'une partie des habitants. Entre soulagement et inquiétude, le collectif de soutien aux jeunes s'organise sans savoir quand ils devront partir ni où ils iront. PAR SARAH FOUASSIER



Une sortie précoce

« Y' a rien de propre et on ne sait pas quand on va devoir partir. » En ce mardi 13 octobre, les inquiétudes des habitants du collège Maurice-Scève sont immenses. Après deux ans d'occupation du lieu, ils vont devoir partir. Pour aller où ? Dans des logements temporaires trouvés par la Métropole et la Préfecture pour certains, dans un squat et dans la rue pour d'autres. Quand ? Pas de date précise, mais bientôt. L'évacuation demandée par la Métropole, coordonnée par la Préfecture, aura bien lieu avant le début de la trêve hivernale. Pour les membres du collectif Collège Sans Frontières Maurice-Scève, composé essentiellement d'habitants du quartier, l'évacuation est un soulagement, mais aussi une source d'inquiétudes notamment pour Sébastien, prof de maths à la tête du collectif : « on ne sait pas quand et dans quelles conditions aura lieu l'expulsion et si tout le monde sera relogé, c'est une grande source de stress pour eux. » Eux, ce sont 311 jeunes hommes originaires de pays d'Afrique de l'Ouest, dont 60 sont en attente de reconnaissance de leur minorité par l'État.

LÀ MALGRÉ NOUS

Le collectif demande depuis le début de sa création en octobre 2018 des solutions de relogement qui permettraient à ces jeunes d'échapper à des conditions de vie insalubres. Grande promiscuité, santé physique et mentale fragiles, absence d'eau chaude et de chauffage, punaises de lit et rats accompagnent un quotidien ennuyeux. Le temps ici est long. Suspendu aux espoirs de chacun de pouvoir enfin avoir le droit à une existence décente. « On est là malgré nous » rappelle David, un jeune Guinéen de trente ans arrivé à l'ouverture du squat en septembre 2018. Il a connu Jasmin, l'ouvreur de squat qui avait repéré le lieu à la fin de l'été. Sa volonté était de mettre à l'abri des jeunes adultes et mineurs qui dormaient sur des matelas de fortune dans les jardins de la Montée de la Grande-Côte. La Métropole et la Préfecture disaient ne pas pouvoir les loger, alors un collectif de soutien aux jeunes appuyé par la Coordination

Urgence Migrants a trouvé de l'aide auprès de cet ouvrier, qui force seulement les bâtiments publics.

« On ne s'y attendait pas et la Métropole n'était pas au courant, cela a fait fuir des habitants, notamment des déboutés du droit d'asile qui ont vu soixante flics débarquer pour prendre leurs empreintes »

De 50 habitants en septembre 2018, ils sont passés à 150 en octobre. En novembre 2019, ils étaient presque 500. Une situation intenable avec « une cinquantaine de personnes qui dormaient sous le préau » se remémore David. Si certains ont entendu parler du squat alors qu'ils étaient en Italie ou en Espagne, d'autres se sont vus conseiller le lieu par les associations d'aide aux migrants. « Encore aujourd'hui des jeunes arrivent alors qu'on va devoir bientôt quitter les lieux. » Pour Sébastien c'est le serpent qui se mord la queue. Sans places dans les lieux d'accueil d'urgence, le collège reste un refuge pour ceux qui arrivent à Lyon. Selon Kamel Amerouche, chef du service de la communication du cabinet du préfet, le collectif « ne tient pas son engagement de ne plus accueillir de nouveaux arrivants ». Un engagement difficile à respecter pour un lieu de plusieurs bâtiments ouverts de jour comme de nuit. « C'est compliqué de surveiller les arrivées, et on ne se voit pas remettre les gens à la rue » confie Sébastien qui s'inquiète

curiosité réciproque. Cédric invite Obi à lui faire écouter quelques pistes chez lui. Ils ne se quitteront plus. Obi confie la structure de ses morceaux, Cédric les harmonise, en travaille la matière brute, « prolonge le geste artistique d'Obi » enthousiasmé par le talent et le charisme de ce grand type tombé du ciel au prix de mille flirts avec la mort. Comme il l'avait été par le hobo Slow Joe une décennie plus tôt.

Les deux musiciens s'approprient : « j'ai fini, dit Cédric, par savoir qu'il était content du résultat quand il se mettait à sauter partout en criant « That's it, Ginger ! ("rouquin", le surnom donné par Obi à Cédric) ». Quelque chose prend forme, qu'il faut faire écouter au producteur lyonnais Olivier Boccon-Gibod, à qui nombre de talents doivent d'être montés sur scène. Le coup de foudre est immédiat : « je ne sais pas d'où Cédric tient cette sensibilité pour dénicher ces talents en toute circonstance mais quand j'ai écouté Obi, j'ai tout de suite senti que j'avais affaire à un artiste, au-delà de ce parcours qui résonne, qui charge tout ça d'émotions. » Les trois travaillent sur un album dont le processus est interrompu par le confinement, mais accéléré ensuite par la frustration née de ces deux mois d'inaction. « Pendant tout le confinement, confie Olivier, j'ai été habité par l'histoire d'Obi qui dans cette vie incroyable a su trouver de la beauté et une énergie inépuisable. Le confinement pour lui, c'était de la rigolade. »

SLAVE WE

Un premier titre clipé, *Slave We*, petite bombe dancehall sur la condition de migrants, lancé comme une prière, sort ce mercredi 21 octobre. Un album suivra en 2021. « C'est une véritable famille qui s'est construite autour d'Obi, explique Olivier, avec le label *Un plan simple* qui sortira l'album chez Sony, un label canadien ». Dans la boucle on trouve aussi des acteurs des musiques actuelles avec lesquels la maison de production d'Olivier Boccon-Gibod, Horizon, a planifié un circuit de résidence itinérante pour le projet d'Obi à travers la France, La Migration positive : « l'acte de création doit être symbolique. L'itinérance, c'est sa vie et on voulait montrer tout ce qu'elle apporte de positif à ceux qui accueillent. Quoi de mieux que de faire inviter Obi – et j'insiste sur le mot "inviter" – par des salles de concerts pour mettre en évidence l'émotion qu'il nous apporte. C'est la même personne que celle qui a, littéralement, traversé le désert. Ce qui change c'est le regard qu'on porte sur lui. »

En attendant, Olivier et Cédric ont évité à Obi d'être relogé d'office à Bellignat (Ain) ce qui aurait signé la fin de tout projet pour lui. « On l'a exfiltré fin août, explique Cédric, juste avant qu'ils dégaient tout le monde du collège ». Horizon lui loue un appartement dans le 1^{er} arrondissement et s'occupe de lui faire récupérer les droits perdus en refusant le logement précité, qu'Obi voyait « comme une nouvelle prison miniature ». Et de faire avancer une procédure accélérée de demande d'asile. Histoire qu'Obi puisse vivre en paix de son art après dix ans d'une odyssée à faire frissonner Ulysse. Que ses morceaux puissent, comme le dit si bien Olivier Boccon-Gibod, « voyager encore plus loin que ce grand voyageur ».

pour les personnes que la Préfecture n'a pas recensées le 6 octobre dernier.

Depuis le 24 septembre, la Métropole, propriétaire des lieux, a légalement le droit d'expulser les habitants suite à une ordonnance du juge des référés du tribunal administratif puis du tribunal de grande instance. La demande d'évacuation a induit le recensement par la Préfecture des personnes qui vivent dans le squat afin « de comprendre les situations administratives de chacun et de gérer au cas par cas » selon Nicolas Perez, attaché de presse à la Métropole. « On essaie de trouver une solution pour chaque mineur, on trouve des structures d'accueil. » Qu'en est-il des 60 jeunes en attente de la reconnaissance de leur minorité ? « Nous apporterons des solutions. On va analyser la situation avec la Préfecture. » Du côté de la Préfecture et de Kamel Amerouche, même son de cloche : « on cherche des solutions pour tout le monde. On proposera des solutions d'hébergement aux demandeurs d'asile. Les personnes déboutées se verront proposer une solution d'hébergement en vue de la reconduction volontaire à la frontière, ils auront une aide pour le retour volontaire. »

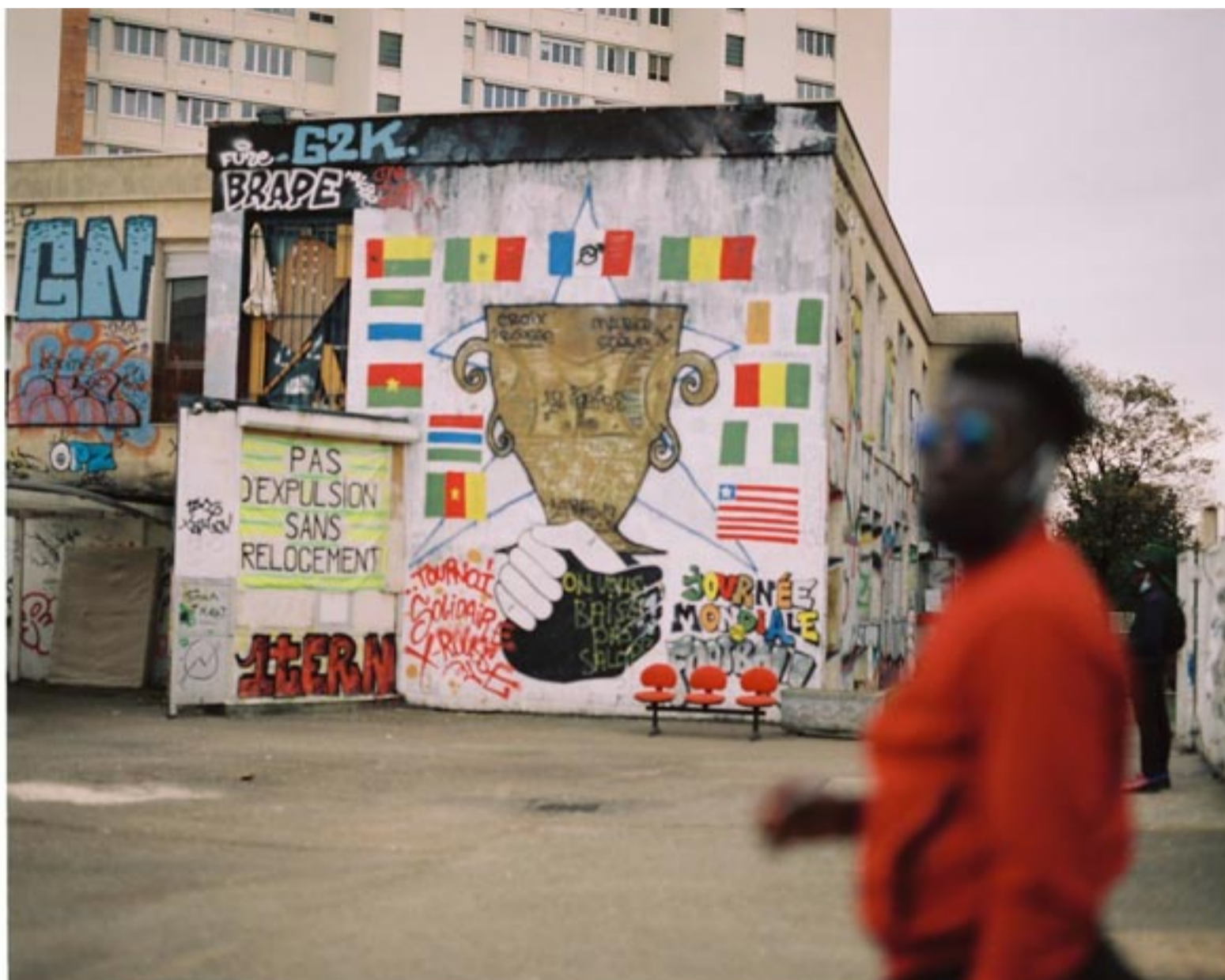
DÉRACINÉS, TRAUMATISÉS

Des réponses en demi-teinte qui ne satisfont qu'à moitié le collectif pour qui l'urgence est de préparer au mieux cette expulsion dont la date reste inconnue et sur laquelle ni la Métropole ni la Préfecture ne souhaitent communiquer. « Il faudra peut-être quitter les lieux en quinze minutes, donc on trouve des espaces de stockage pour les affaires personnelles. Ils ont peu de biens et s'ils venaient à les perdre, ça serait catastrophique » nous explique Sophie, une jeune traductrice très investie dans le collège depuis un an. Le recensement du 6 octobre a été vécu comme un choc par certains habitants et membres du collectif, « on ne s'y attendait pas et la Métropole n'était pas au courant, cela a fait fuir des habitants, notamment des déboutés du droit d'asile qui ont vu soixante flics débarquer pour prendre leurs empreintes. On a eu le droit aux drones et à quelques insultes racistes, mais dans l'ensemble ça s'est plutôt bien passé » raconte Sébastien.

Pour Sophie, l'expulsion doit se faire le plus en douceur possible car « certains ont déjà vécu de lourds traumatismes, ceux-là ne sortent quasiment pas de leur chambre ». Des traumatismes qui sont les raisons de leur venue en France, que le voyage et les conditions de vie en squat ont renforcés. Ces arrachements surgissent sur fond de conflits inter-ethniques, souvent armés, ou à cause de la famine qui guette des zones géographiques ravagées par les dérèglements climatiques. Quand il ne pleut plus, qu'on ne peut plus rien récolter ni nourrir le bétail, ce sont des familles entières qui sont menacées. Pour beaucoup, le voyage jusqu'à la Croix-Rousse s'est avéré encore plus brutal que le déracinement. Le 23 juin 2019, les habitants ont organisé une grande fête solidaire qui a accueilli plus de 800 personnes. La journée fut ponctuée par des concerts et des prises de parole relatant notamment les traumatismes de jeunes passés par l'enfer libyen. « La violence ne vient pas de notre couleur de peau, mais des hommes » confie David qui s'attache à aider ces écorchés. En tant que référent, il épaula les plus fragiles et les non-francophones, « les moins courageux que moi, j'essaie de leur donner de la force. » De cette force, ils auront plus que jamais besoin dans les épreuves à venir.

« LES JOURNALISTES, LES UNIVERSITAIRES, LES ARTISTES SONT LES PREMIERS MENACÉS »

Politique / Lyon, ville refuge pour les artistes et intellectuels menacés dans leurs pays : c'est le projet acté par Nathalie Perrin-Gilbert et Grégory Doucet, qui vont faire de notre cité un membre du réseau international ICORN dans les prochaines semaines. Explications. PROPOS RECUEILLIS PAR SÉBASTIEN BROQUET



Lyon : ici, c'est chez tous

Vous avez pour projet de faire de Lyon une ville accueillant les artistes réfugiés en danger dans leur pays. Pouvez-vous nous expliquer en quoi ça consiste ?

Nathalie Perrin-Gilbert : La Ville de Lyon va rejoindre le réseau ICORN, un réseau de villes refuges, prévu notamment pour les demandeurs d'asile, mais pas que. C'est un réseau anglo-saxon au départ, très actif pour la protection des artistes dans le monde. En France, seules Paris et Poitiers font partie de ce réseau. Avec le maire de Lyon, avec l'adjointe en charge des Relations Internationales Sonia Zdorovtsoff et moi-même, on a décidé de rejoindre ce réseau.

Barcelone, par exemple, en fait partie : lors de mon voyage dans cette ville, j'avais rencontré la maire Ada Colau, et ce qui m'avait intéressé dans sa

politique, c'était sa capacité à affirmer des valeurs et à mettre en adéquation valeurs et actes. Et sur ce sujet de l'accueil, elle l'a fait très vite. En tant qu'adjointe à la Culture, l'accueil des artistes menacés me concerne tout particulièrement. Ça rejoint un autre de mes combats anciens, celui pour les droits fondamentaux et les libertés. C'est l'occasion de réunir ces deux actes de militantisme.

Quand j'étais maire du 1^{er}, j'avais accueilli la journaliste qui avait dénoncé les tortures et les massacres des personnes homosexuelles en Tchétchénie, j'avais reçu pas mal d'opposants au régime de Poutine qui défendent les droits de l'Homme en Russie, et j'avais bien vu combien les journalistes, les universitaires, les artistes sont les premiers menacés. On avait aussi accueilli un pho-

tographe-reporter syrien. La Turquie, aussi : j'avais fait Pinar Selek citoyenne d'honneur du 1^{er} arrondissement en 2015...

C'est un fil rouge de votre engagement politique...

Voilà. Et là, en tant qu'adjointe à la Culture, je le gardais en tête. Au moment du soulèvement en Biélorussie et des arrestations et des fuites des opposants au régime de Alexandre Grigoriévitch Loukachenko, j'avais été interpellée par la situation de la Prix Nobel de Littérature, Svetlana Alexievitch, qui s'est réfugiée en Allemagne récemment, qui était menacée puisque des hommes étaient venus la chercher dans son appartement. Je suis alors rentrée en lien avec l'ambassadeur des Droits de l'Homme au gouvernement, le diplomate François Croquette, en lui demandant si le

gouvernement français suivait ce qui se passait en Biélorussie : est-ce qu'il s'intéressait au sort de cette Prix Nobel de Littérature, est-ce que des exfiltrations allaient se faire ? Et je lui ai dit que si à un moment donné ils cherchaient une ville refuge et que l'on trouvait un moyen de loger et de protéger Svetlana Alexievitch, voire de lui proposer une résidence littéraire, je me mettrais sur les rangs. Il se trouve que François Croquette parallèlement rencontrait le maire de Lyon Grégory Doucet peu après, les 1^{er} et 2 octobre...

Avec quelles structures allez-vous créer ce réseau ?

Nous avons donc dîné le 1er octobre, quand on pouvait encore après 21h, avec notamment Patrick Penot du festival Sens Interdits, mais aussi des représentants de différents lieux :

bien sûr le CHR, qui doit être inclus dans ce réseau car les musées ne parlent pas que d'Histoire et doivent être actifs dans le présent ; l'Auditorium, car en plus notre nouveau chef d'orchestre est très sensible à ces questions – sa programmation s'en ressent, avec l'idée de cité cosmopolite, d'accueil, d'aller au-delà des frontières –, et la musique est un langage universel qui dépasse les langues ; le Théâtre des Célestins ; le collectif Item, très militant sur ces questions ; les Subsistances seront dans le coup, ils ont déjà une programmation en adéquation ; et la Villa Gillet avec Lucie Campos. Ce que je voulais tester, c'était comment résonnait cette proposition, qu'est-ce que l'on pourrait faire pour accueillir des artistes. Il y a eu un immense enthousiasme et une volonté de dire : nous, on veut en être. Soit par les programmations, soit par des résidences.

Au niveau de la Ville, on doit réfléchir à des solutions d'hébergement qui puissent permettre de vivre ici. Et ensuite, se mettre en lien avec d'autres villes, pour qu'en fonction de nos relations avec telle ou telle partie du monde, les communautés présentes aussi chez chacun, certaines soient plus à même d'accueillir tel opposant parce qu'il y a déjà un réseau de soutien. C'est très rassurant pour nous de se dire que l'on fait partie d'un réseau. Il y a beaucoup de villes dans le nord de l'Europe. Je vais prendre contact avec Paris et Poitiers rapidement. L'idée sera aussi d'aller voir ensuite Bordeaux, Marseille, pour les intégrer dans ce réseau, ce que j'appelle nos villes amies. Ce sera une manière d'entamer un travail commun.

Est-ce que ça doit aller jusqu'au droit d'asile ?

Oui, tout à fait. Il faut que ça aille jusque-là. Et le lien avec l'État est intéressant : ça ne peut marcher que si on travaille ensemble. Pinar Selek par exemple a obtenu la nationalité française, après avoir obtenu le droit d'asile. Il ne faut pas que ce soit seulement une résidence temporaire et clandestine. Il faut que le droit d'asile aille avec et que les personnes soient entièrement protégées le temps qu'elles soient dans notre pays. Après, toutes ne demanderont pas la nationalité.

Avez-vous déjà identifié des pays où des artistes devraient être protégés par Lyon ?

La Turquie, c'est une évidence. La Russie, également. Mais ça peut aussi être les États-Unis : on va voir comment les choses tournent dans un certain nombre de pays. Ce seront des auteurs et artistes menacés et empêchés dans leur production artistique. On va parler aussi de la Syrie et de certains pays d'Afrique.

C'est prévu pour quand ?

Il y aura une délibération au conseil municipal qui va acter toutes les modalités. Je ne sais pas encore sur quelle période. Mais la décision a été prise : il faut maintenant que ce soit rapide. J'aimerais qu'on le fasse pour janvier 2021.

DIMANCHE 8 NOVEMBRE • 17H

LE BAL DES DISPARU-E-S

DERNIER ÉCLAT DE LA COMMUNE DE PARIS



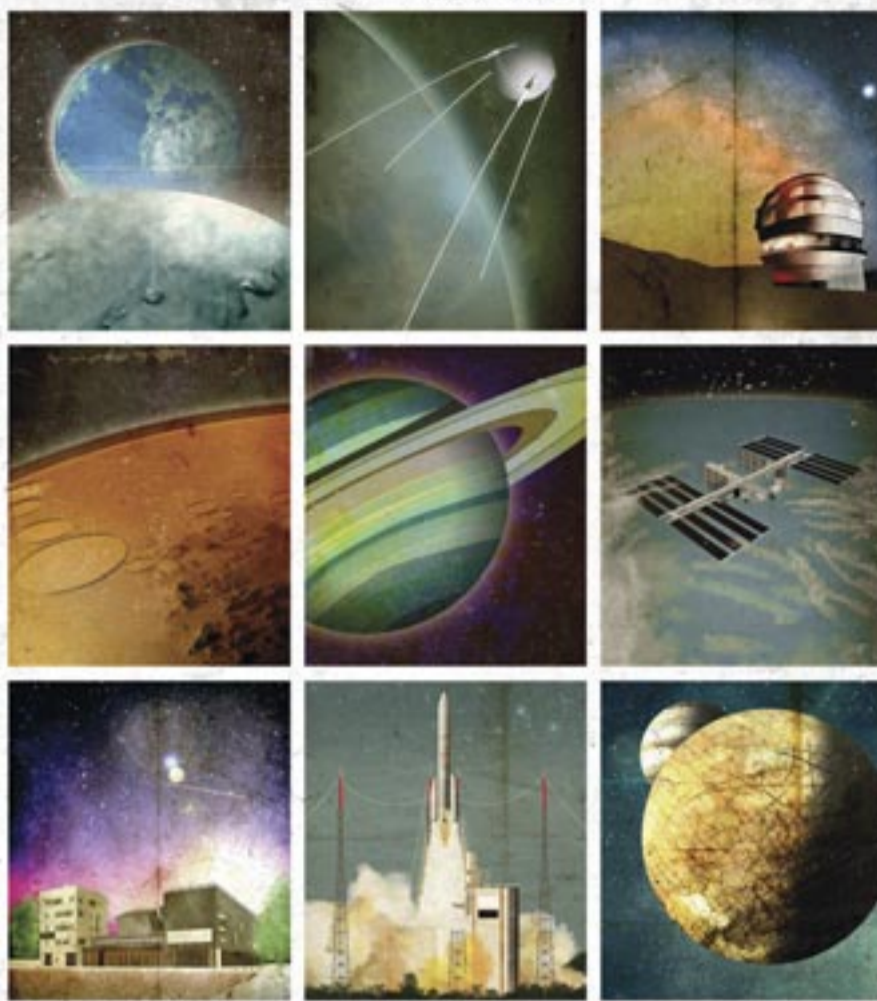
LA GRENADE

LE POLARIS • CORBAS

SCÈNE RÉGIONALE

04 72 51 45 55 • www.lepolaris.org

SAISON 2020-2021



LE PLANÉTARIUM VAULX-EN-VELIN

www.planetariumvv.com



Séances d'astronomie à 360°
Expositions interactives
Labos - Conférences
Observations du ciel






LA RÉ PUBLIQUE

14 OCTOBRE 2020
26 FÉVRIER 2021

VITRINE
DE
LYON

AUX ARCHIVES MUNICIPALES DE LYON

3-7/11 THÉÂTRE

LE MUR

PHILIPPE DELAIGUE
LA FÉDÉRATION

04 72 39 74 91 / www.theatrelarenaissance.com



MAM
MUSÉE DES ARTS
DE LA MARIONNETTE

UN MUSÉE
À PARTAGER
EN FAMILLE !

DÉCOUVREZ
L'UNIVERS DU
MARIONNETTISTE
RENAUD HERBIN
À PARTIR DU
22 OCTOBRE !



GRATUIT - 18 ANS
VIEUX LYON

GADAGNE



GADAGNE.MUSEES.LYON.FR - @MAMGADAGNE

VINYLE, VIDI, VICI

Graphisme / Au long d'une exposition sacrément futée et fureteuse, le Musée de l'Imprimerie et de la Communication Graphique célèbre le retour aussi triomphal et paradoxal du vinyle ces dernières années, remonte à sa genèse et en explore les singularités. À voir les oreilles grandes ouvertes.

PAR STÉPHANE DUCHÊNE

On pourrait appeler "paradoxe du vinyle" le fait qu'un objet symbole du matérialisme moderne ayant connu une extinction de masse se mette à revivre sur le marché alors même que la dématérialisation a triomphé de tous les supports. On a longtemps pensé que le CD, cette invention sonore si révolutionnaire et si pratique, avait définitivement supplanté le disque vinyle. Puis la dématérialisation a fait son œuvre avec l'arrivée du téléchargement (ah, cette époque où il fallait une journée pour télécharger un fichier mp3), puis des plateformes de streaming, et l'industrie du disque a plongé, ringardisant définitivement la forme évoluée du disque. Au final, c'est le dinosaure vinyle qu'on a ressorti des glaces de l'oubli et du grenier de papy pour repeupler les rayons des disquaires et les salons domestiques. Tout cela parce que la dématérialisation, grande pourvoyeuse de nostalgie et de paradoxal désir de possession, a fait du 33t répudié un fétiche, un totem d'appartenance à une caste de (plus ou moins) passionnés. Et si l'on veut comprendre (ou pas) pourquoi, il faut se rendre à l'exposition *VinylesMania* sise au Musée de l'imprimerie et de la communication graphique (commissionnée par son directeur Joseph Belletante), tout à la fois historique, graphique et surtout curieuse, à tous les sens du terme.

Passons sur le seul bémol d'une exposition dédiée au mythique graphiste du label anglais 4AD Vaughan Oliver et qui n'évoque que sommairement son travail. Car l'on peut y apprendre comment on transfère le son sur des microsillons, une plaque de cuivre



Le projet Doussé / Les Delights par Zoe Timmers

Pour fixer solidement votre vinylothèque, utilisez Davis

puis deux faces de polychlorure de vinyle chauffé (pour schématiser) ou l'histoire de la genèse des logos de labels (en vedette celle du plus célèbre d'entre-eux : "La Voix de son maître" de Pathé-Marconi). Plus loin : qui sont les pionniers du graphisme des pochettes (Alex Steinweiss notamment, au début des années 40, Hipgnosis...). L'expo propose également, outre un accrochage thématique en pointillé, des portraits de diggers (Christian Biral, Black Girls Love Vinyl, Sofa Records...) et leurs sélections. Et dans le cadre de l'année de la BD un mur entier dédié à d'illustres illustrateurs invités à imaginer ou reproduire leur pochette de disque idéale,

parmi lesquels Pénélope Bagieu, Lewis Trondheim, Cécile Becq, Lou Lubie, Alfred (notre coup de cœur à *Georges Brassens chante les Sex Pistols - entièrement en alexandrins*).

LE CAS K-POP

Et puis il y a les thématiques plus surprenantes comme cette Disco Demolition Night : un soir de l'été 1979 à Comiskey Park (le stade des Chicago White Sox) l'animateur radio-rock un rien réactionnaire Steve Dahl appela la jeunesse - essentiellement blanche et raciste - à un autodafé de galettes disco qui mit le stade à sac. Ou encore ce focus sur « *Ce pays où le vinyle n'existe pas* » (la Corée du Sud) qui cultive ce paradoxe d'être l'un des plus gros producteurs mondiaux de pop (la fameuse K-pop) et de n'être jamais revenu au support vinyle. On peut également citer les très touchantes approches du travail de la religieuse et musicienne éthiopienne Emahoy Tségué-Maryam, presque aussi vieille (elle a 96 ans) que le vinyle et ce film de la photographe américaine Zoe Timmers sur son père, mis en

scène au milieu de son invraisemblable collection de vinyles.

Autres inmanquables curiosités : les travaux du réalisateur Bastian Dreyer sur le vinyle (partie de ses *Mémoires* sur les objets anciens) et du graffeur Kesa, les disques phonotropiques dont les dessins géométriques s'animent lorsque tourne la galette ou ce vinyle hologramme de la BO de *Star Wars* (signé Tristan Duke) dont la rotation laisse apparaître au-dessus de la platine un hologramme d'un vaisseau TIE-Fighter (!). Au-delà des gadgets et clins d'œil, si l'une des grandes questions posées ici est « *quel est le sens d'inscrire des informations sur un objet physique ?* », *VinylesMania* nous met sous les yeux (et un peu les oreilles) quelque chose comme un début de réponse : parce que c'est tout simplement beau, émouvant, organique.

VinylesMania - Le tour du monde en images et en sons d'une passion circulaire

Au Musée de l'Imprimerie et de la Communication Graphique jusqu'au dimanche 21 février



RÉSISTER AUX CLICHÉS

Histoire / Cette exposition - dont l'ouverture était prévue en juin - s'ouvre désormais sur un parcours dense qui explicite une défaite express. PAR NADJA POBEL



La Terre Adélie, non alignée...

Une étrange défaite ? Le CHRD et le commissaire Gilles Vergnon rajoutent un point d'interrogation à cette formule de l'historien Marc Bloch, en se demandant si ces six semaines (du 10 mai au 25 juin 1940) ne furent pas, surtout, une « étrange victoire » allemande. Scindée en trois axes (ocre pour les combats au front, bleu pour l'aspect politique et rouge pour les populations civiles), cette exposition foisonnante permet d'appréhender une époque surtout connue par des images - comme celles de la 7^e compagnie où le soldat français est perçu comme inefficace et frivole.

Bien sûr, elle va plus loin, une fois faites les présentations des militaires (vestmentairement et en nombre). Il est question des conséquences de cette guerre éclair et des presque dix millions de civils obligés de fuir leur domicile comme le documentent ces dessins d'enfants faits à l'école, chargés de couleurs et de douleurs. *Jeux interdits*, évoqué ici, en est aussi le reflet.

Et de façon plus raide et aride, sont présentés des carnets de soldats. 104 579 d'entre eux mourront au combat dont 58 000 Français. Par-delà l'avènement de Pétain (voir les nombreuses affiches édifiantes de propagande), le CHRD évoque l'accueil des réfugiés à Montauban, par exemple qui devient belge, car ces voisins deviennent plus nombreux que les locaux. Vertige de l'Histoire qu'il faut regarder à la loupe pour prendre du recul. C'est aussi le sens de la présence en fil rouge de la BD de Pascal Rabaté, *La Déconfiture*, la première consacrée à ce sujet - parue en 2016.

Une étrange défaite ? Au CHRD jusqu'au dimanche 21 mars



STREET ART PEINTURE FRAICHE PROLONGÉ

Initialement prévu jusqu'au 25 octobre et malgré une édition chamboulée par les dernières annonces gouvernementales, le festival Peinture Fraîche est prolongé d'une semaine. L'occasion pour les retardataires de découvrir pendant encore quelques jours les cinquante street-artistes français et internationaux qui ont investi la Halle Debourg, cet ancien entrepôt de fret-triage du 7^e arrondissement transformé en parcours de street art pour l'occasion. Vous pourrez donc déambuler à travers les différentes expositions d'œuvres dont plusieurs prennent vie grâce à l'application de réalité augmentée, et vous prêter aux jeux des ateliers interactifs et autres murs d'expression libre jusqu'au 1^{er} novembre.

& AUSSI

PHOTOGRAPHIE Les indispensables de Regard Sud

Les galeries lyonnaises sont toujours l'endroit idéal pour découvrir gratuitement des artistes méconnus. Pour cette rentrée, nous avons retenu la nouvelle exposition de la galerie Regard Sud qui présente en parallèle l'artiste originaire du Kenya, Evans Mbugua, et la plus jeune Céline A. Le premier, influencé par la musique et la danse, développe une œuvre pop très graphique, et la seconde, interrogeant notre rapport à la nature, propose des œuvres hybrides aux confins de la photographie, du dessin et de la peinture. Galerie Regard Sud 1-3 rue des Pierres Plantées, Lyon 1er (04 78 27 44 67) Jusqu'au 24 oct

PHOTOGRAPHIE 40 ans de rêves photographiques

Il y a quarante ans, à Lyon, une poignée de passionnés créait l'une des premières galeries photo françaises : Vrais Rêves. Depuis, plus de deux cents photographes y ont été exposés, sur une ligne artistique privilégiant la créativité et l'imaginaire plastiques, davantage que le documentaire ou le réalisme. Pour fêter son anniversaire, la galerie propose une double exposition avec deux photographes : le Lyonnais René Basset (né en 1919) et l'expérimentateur d'ombres et de lumières Bernard Lantéri. Galerie Vrais Rêves 6 rue Dumenge, Lyon 4e (04 78 30 65 42) Jusqu'au 30 oct

STREET ART Spacejunk

En détournant les images médiatiques et en s'amusant des codes visuels de la culture

pop, Combo ne s'est pas fait que des potes. Malgré les messages pacificateurs qu'il déploie à travers ses collages, le street artiste parisien reçoit de nombreuses insultes et voit ses collages arrachés. En 2015, il avait été agressé physiquement, mais Combo persiste et signe avec des œuvres politiques aux doux parfums de Black lives matter et de Future is Female.

Spacejunk 16 rue des Capucins, Lyon 1er (04 78 72 64 02) Jusqu'au 7 nov

PHOTOGRAPHIE Léa Bouttier à Kommet

Pour *How you move me*, Léa Bouttier interroge la relation entre mouvement et objet à travers une série d'actions. Le geste est scruté par l'entremise de la sculpture, de la performance et de la vidéo. L'intérêt de la jeune artiste diplômée de l'ENSAD de Saint-Étienne pour l'usage des formes et du langage la mène vers une réflexion sur la fonctionnalité même de l'objet artistique. La fonction de l'œuvre se révélerait dans les fictions que le spectateur projette sur elle.

Kommet 7 montée des Carmélites, Lyon 1er (06 32 46 58 63) Jusqu'au 13 nov

ARCHITECTURE Tony Garnier, l'air du temps

Parcours biographique de l'architecte mettant en lumière notamment ses quatre grandes réalisations lyonnaises qui ont étiré la ville à l'Est. Nombreux documents à observer, manier et écouter. Passonnant. Musée Urbain Tony Garnier 4 rue des Serpolières, Lyon 8e (04 78 75 16 75) Jusqu'au 13 déc 20, du mar au dim de 14h à 18h ; 0€/4€/5€

HISTOIRE Le mémorial invite l'École Émile Cohl

Quelle belle rencontre entre voisins ! L'école phare de dessin et graphisme entre dans ce lieu unique qui a abrité les dernières nuits des enfants d'Izieu avant leur déportation à Drancy et où Robert Badinter a voulu éprouver Klaus Barbie avant son procès. Des gravures, des kakemonos et des bustes façonnés par les étudiants disséminés dans les travées rendent vie aux âmes qui peuplent ce mémorial. Mémorial de la prison de Montluc 1 rue Jeanne-Hachette, Lyon 3e (04 78 53 60 41) Jusqu'au 24 déc, du mar au sam de 14h à 17h30 (fermé pendant la couvre-feu)

PEINTURE Picasso à la plage

Se confrontant à ses maîtres (Ingres, Manet, Cézanne...), Picasso a peint, dessiné, sculpté de très nombreuses scènes de baignade. À travers ce thème estival et revivifiant, l'exposition du Musée des Beaux-Arts parcourt toutes les grandes étapes de la carrière de l'artiste : cubisme, néo-classicisme, surréalisme, primitivisme... Tout en présentant en parallèle de nombreuses œuvres d'autres artistes ayant influencé Picasso (Cézanne, Manet, Gauguin, Degas...), ou ayant été influencés par lui (Niki de Saint Phalle, David Smith, Francis Bacon...). Une passionnante et éclairante traversée artistique. Musée des Beaux-Arts 20 place des Terreaux, Lyon 1er (04 78 10 17 40) Jusqu'au 3 janv 21

DESSIN Le MAC fait Dubien

« Je suis un militant pour la vie et la liberté » dit, sans emphase, Edi Dubien, artiste d'une cinquantaine d'années et peu connu du grand public. Le MAC de Lyon lui consacre sa première grande exposition

monographique à travers quelque 300 dessins et sculptures. Œuvres qui ont pour enjeu de re-questionner sans cesse l'identité, en la faisant osciller entre homme et animal ou végétal, entre masculin et féminin, entre enfance et adolescence... Parallèlement, le musée présente une exposition collective « Comme un parfum d'aventure », liée à l'actualité du COVID, où vingt artistes contemporains dialoguent avec des pièces des collections du Musée des Beaux-Arts et du MAC. Musée d'Art Contemporain Cité Internationale, 81 quai Charles de Gaulle, Lyon 6e (04 72 69 17 17) Jusqu'au 3 janv 21

MODE Vivienne Westwood. Art, mode et subversion

L'égérie du punk est surtout une grande technicienne de la couture qui n'a cessé de jongler avec les codes britannique et ceux du XVIII^e siècle français. Dans un vaste espace, la créativité de Vivienne Westwood prend ici tout son sens par un dialogue permanent entre les collections du musée et les vêtements et accessoires de la star amassés par Lee Price. Musée des Tissus et des Arts Décoratifs 34 rue de la Charité, Lyon 2e (04 78 38 42 02) Jusqu'au 17 janv 21, du mar au dim de 10h à 18h ; 10€/12€

LIVRE Sous les mains de qui aurait l'audace

La bibliothèque municipale de Lyon propose une expérience immersive retraçant les 40 ans de la maison d'édition Cheyne. Les visiteurs découvriront la fascinante mécanique du métier d'éditeur, du choix du manuscrit à la rencontre des lecteurs, en passant par la fabrication du livre. Bibliothèque de la Part-Dieu 30 boulevard Vivier Merle, Lyon 3e (04 78 62 18 00) Jusqu'au 30 janv 21 ; entrée libre

SCULPTURE Joseph Bernard sort de l'ombre

Héritier de Rodin, le sculpteur Joseph Bernard (1866-1931) reste aujourd'hui un artiste trop peu connu. Le Musée Paul Dini se propose de remettre en lumière sa modernité et sa singularité, entre symbolisme et expressionnisme, classicisme et arts déco... A travers une centaine d'œuvres (sculptures, dessins, aquarelles...), on découvrira les techniques particulières de l'artiste, son goût prononcé pour la volupté mais aussi la danse et le mouvement, ses apports originaux au Symbolisme... Musée Paul-Dini 2 place Faubert, Villefranche-sur-Saône (04 74 68 33 70) Jusqu'au 21 fév 21

BIOLOGIE Traces du vivant

Détecter des traces du vivants. Pour le Musée des Confluences, c'est l'occasion d'ouvrir ses collections riches de plus de 4000 os et de décrypter ce qu'ils nous racontent des hommes et des animaux. Cette exposition est un voyage dans le temps, remontant à 12 000 ans avant JC. Tous les usages des os sont évoqués : jeu, croyance, arme... l'os est moulu puis fumé à la pipe chez les Massai pour résoudre des problèmes ou se soigner, il est porté en guise de parure parfois. Toutes ses fonctions sont rappelées, tout comme la façon dont il a été étudié au fil des siècles. Musée des Confluences 86 Quai Perrache, Lyon 2e (04 28 38 11 90) Jusqu'au 4 avril 21, du mar au ven de 11h à 19h (sf jeu de 11h à 22h), sam et dim de 10h à 19h ; jusqu'à 9€

PHOTOGRAPHIE Doisneau à Lyon

Le plus célèbre des photographes français, Robert Doisneau (1912-1994), fait l'objet d'une exposition originale au Musée Jean Couty. A travers quatre-vingt dix images, on

découvrira ses portraits d'artistes (Tinguely, Derain, Picasso...) et quelques ateliers d'artistes (Giacometti, César...). Une seconde section de l'exposition se penche sur une commande du magazine Vogue au photographe sur la cité lyonnaise à la sortie de la guerre en 1950. Images lyonnaises inédites présentées en parallèle avec des « Vues de Lyon » peintes par Jean Couty. Musée Jean Couty 1 Place Henri Barbusse, Lyon 9e (04 72 42 20 00) Jusqu'au 11 avril 21

BIOPIC Antoine de Saint Exupéry, un Petit Prince parmi les Hommes

En 3 volets, l'exposition s'attache à retracer la vie et la mort (oui la gourmette est présente !) de cet écrivain-aviateur traduit dans le monde entier. La série de sculptures lisses et l'immersion audio et visuelle dans l'œuvre tiennent la route mais, in fine, c'est la classique 2e partie avec objets à regarder et panneaux à lire qui est la plus séduisante car très documentée.

La Sucrière Les Docks, 49-50 quai Rambaud, Lyon 2e (04 27 82 69 40) Jusqu'au 25 avril 21, du mar au ven de 10h à 18h, sam, dim + vac scol de 10h à 19h ; jusqu'à 15€

PHOTOGRAPHIE Portraits de Lyon

Via une maquette complète, des personnages semi-fictionnés pour chaque époque et une réinterprétation des éléments clichés de la Ville revisités par l'écrivain François Bégaudeau, le musée trouve la bonne distance pour séduire à la fois les touristes et les autochtones dans ce premier quart de l'exposition permanente totalement repensé. Musées Gadagne 1 place du Petit Collège, Lyon 5e (04 78 42 03 61) Jusqu'au 31 déc 22, du mer au dim de 10h30 à 18h30 ; 6€/8€

SI JE CONNAIS HARRY

Roman / Avec Saturne, Sarah Chiche reconstitue l'irrésolvable puzzle d'une enfance marquée par l'absence envahissante de son père décédé quand elle n'avait que 15 mois. Une magnifique étude des dysfonctions familiales et de la manière dont elles dévorent les enfants même devenus adultes. PAR STÉPHANE DUCHÊNE

La narratrice de *Saturne* n'a pas deux ans lorsque son père Harry, héritier d'une dynastie de médecins ayant fait sa fortune en Algérie avant de la poursuivre en France, meurt d'une leucémie. Il a 34 ans. C'est la scène, terrible, de son agonie, en présence de ses parents et de la mère de sa toute jeune fille, Eve, son grand amour, qui ouvre ce roman qui n'en est pas tout à fait un. Car la narratrice de *Saturne* est en réalité Sarah Chiche elle-même, autrice du livre.

En 2019, elle se rend à Genève pour donner une conférence sur son travail (elle est écrivaine et psychanalyste, écrit des essais sur le sujet et des romans). Là-bas, elle croise une femme lui assurant avoir bien connu Harry et ses parents. Une simple confession, troublante, qui fait replonger la jeune femme dans une histoire familiale et paternelle complexe où l'amour et la haine se regardent dans les yeux : de la relation changeante d'Harry avec son frère aîné, à la passion dévorante entretenue avec Eve, la mère de Sarah, bombe incendiaire que sa famille finit par rejeter violemment. De là, naît la nécessité de ce roman.



© Manuel Lagos Odi

Qu'est-ce que Sarah conte ?

CE PÈRE À L'ABSENCE TROP PRÉSENTE

Dans ce maelström de passions, tantôt digne d'un soap-opera, tantôt jailli d'une tragédie grecque, traversés par des fantômes, des non-dits et des manques que les excès du matérialisme ont bien du mal à compenser, la petite fille, gâtée à tous les sens du terme, a bien du mal à exister : « je vivais dans un monde où les objets apparaissent tout aussi brusquement que les gens y disparaissent, et où, du reste, comme les autres, on l'aura compris, je ne vivais pas vraiment ».

Car il y a ce trou noir, cette ombre portée par le souvenir aveugle du père, qui longtemps conduit la fillette puis la jeune femme à s'y laisser couler, littéralement, à ne plus vouloir vivre ou se respecter. À répéter aussi les phases d'abandon aiguës où le corps et l'âme se délitent, où ce père à l'absence trop présente dévore une enfant comme le *Saturne* du tableau de Goya. Jusqu'à l'instant, aussi bref que tardif, du surgissement de l'image manquante – on n'en dira pas plus – qui d'un coup, vient tout réparer. Ce roman, quelques années plus tard, vient compléter cette réparation, boucler la boucle. Sarah Chiche on l'a dit est psychanalyste, *Saturne* en atteste. Mais c'est aussi et surtout le livre d'une écrivaine.

Sarah Chiche, *Saturne* (Seuil)



BANDE DESSINÉE BARU & LAURENT VERRON

Vous pestez de ne plus pouvoir sortir la nuit d'Halloween ? Rassurez-vous, il reste l'après-midi pour l'occuper puisque ce vendredi 31 octobre de 14h30 à 18h30, deux illustrateurs d'exception s'en viennent faire un tour à la Librairie La BD – ils en profiteront pour découvrir sa nouvelle adresse au 50 grande rue de la Croix-Rousse –, Baru et Laurent Verron. L'auteur des *Années Sputnik*, Grand Prix d'Angoulême, présentera *Bella Ciao* (Uno), premier volet comme son nom l'indique d'un nouveau cycle consacré à l'immigration italienne et à la classe ouvrière, sujets chers à son cœur. Quant au second, bien connu pour avoir un temps repris la série *Boule & Bill*, il retrouve Yves Sente (avec qui il avait signé un *Spirou*) pour le deuxième tome de *Mademoiselle J : Je ne me marierai jamais*.

FRAICHE STREET ART FESTIVAL

PROLONGÉ JUSQU'AU 1^{er} NOV

PEINTURE FESTIVAL

HALLE DEBOURG LYON7

EL PEZ
SODA GRAFFITI
BOND TRULUV
MANI
PF JUIN
ART SHOW
ALBERONE
SPIDERTAG
POLKA
ASTRO
KASTRUC & GWEL
O'MALLEY
BOUTIQUE
OSRU
GREEN VEGETAL WORK
FOOD
BOUDA
CARTY

ADAM FUJITA
AHENEAH
NOUVELLES TECHNOLOGIES
MARS YAHL
BRUSK
SWING
BEN EINE
NOCTURNES
EREL
ABYSS
THE BLIND
CAPE
POES
OKYEL
LASCO
BY DAV
THÉO HAGGAI
ATELIERS
KHWEZI STRYDOM

WWW.PEINTUREFRAICHEFESTIVAL.FR

ORGANISÉ PAR TR013
agence tintamarre

MARTE & NOËL PARTENAIRES

La Région Auvergne-Rhône-Alpes

GRANDLYON

VILLE DE LYON

bulletin 3

WOBBER

ibis

GeneSis ImmoBillet

CAISSE D'ÉPARGNE Rhône-Alpes

NINKASI

dott

OLOXAM

VACIBENT

CAPSA

EMILIO PIRELLA GÖTTSCHE LOWE

YUPLAN

MTR

Dimanche CHOS

oudouvert

SPD

AVIGNON : PAPES, ETC

Provence / Fermez les yeux, tentez d'oublier ce froid crispant, imaginez un endroit où à 21h, il est encore possible de sortir et où se déroule un festival... Uchronie ? Pas tant que ça. Avignon s'apprête à vivre un succédané de festivités théâtrales. Allons voir si on y danse encore. PAR NADJA POBEL

Pre
mièrement, il va vous falloir bien observer les trajets en train et éviter d'attraper un TGV qui vous laissera poireauter jusqu'à 49 minutes (!) en gare d'Avignon TGV avant de monter cinq minutes dans un TER pour rejoindre le centre (ou le bus n°10, plus fréquent, mais plus long). Le TER sans changement entre Lyon et la Cité des Papes, c'est 2h20 : le temps de regarder le sud s'approcher pour 36,20€. Ensuite, se faire à l'idée que la ville n'est pas la même en juillet que le reste du temps : 91 000 habitants à l'année, six fois plus pendant le festival. Enfin, quitter jupette et sandales pour s'apercevoir avec effroi que oui, même en PACA, il fait froid l'automne.

Les murs peints de natures mortes sont éblouissants

Mais diantre, puisque la culture résiste, que Roselyne Bachelot a élu domicile dans cette ville pour des États Généraux des Festivals début octobre, Avignon n'a pas dit son dernier mot pour 2020. Une Semaine d'art, du 23 au 31 octobre, se tiendra en lieux fermés et chauffés (voir ci-contre) et le Palais des Papes, aussi copieux à visiter que le célèbre pont est rapide, sont ouverts. Redécou-

LE PALAIS DES PAPES

Même lorsque sa cour est garnie des gradins accueillant 2000 festivaliers chaque soir, les portes de ce palais restent ouvertes pour des touristes – Européens et Américains en tête – qui se massent là où le pape français Clément V élit sa terre en 1309 pour préparer un concile, puisque l'Italie était déchirée par des luttes intestines. Sept papes y séjournèrent jusqu'au début du XV^e. Les remparts tels que nous les connaissons ont été édifiés à cette époque. Le palais épiscopal ? Benoit XII l'a fait détruire pour y construire ce Palais Vieux auquel s'est ajouté le Palais Neuf qui a permis, en se refermant sur le Vieux, de laisser place à cette grande cour, dite "d'honneur". Dressé en moins de vingt ans, cet édifice, le plus grand en style gothique de l'Occident chrétien, est dû aux architectes français Pierre Peysson et Jean de Louvres, dit de Loubière.

Il faut imaginer que sur cette place où les spectacles de rues se donnent l'été, il y avait maisons, jardins, vergers et potager. Au-dedans c'est un labyrinthe qui mène par exemple au



Un pont qui tombe pile

splendide et majestueux tinel, cette salle des festins, vaisseau de 48 mètres de long où cinq services de quatre plats se succédaient quotidiennement... Un restaurant clandestin avant l'heure ? Tout près de là, toujours au premier étage, se trouvent les pièces phares de ce palais tant leurs ornements ont résisté à l'épreuve du temps. Ainsi la Chambre du parment, où le pape venait déguster fruits confits et dragées seul ou lors d'audiences privées, est couverte de tommettes ocre, plus loin, dans la chambre du pape revêtent des couleurs turquoise, émeraude ou rouille. Les murs peints de natures mortes sont éblouissants. Le Palais Neuf, extension des appartements, est lui aussi très richement décoré par une équipe franco-italienne en 1343. Longtemps cachés, ces dessins ont été retrouvés lors de l'évacuation de la caserne en 1906. Car ce Palais des Papes, après son rôle pontifical, fut le lieu des légats italiens jusqu'à que ce territoire soit rattaché à la France en 1791. Dès lors le palais devenu fort abrita une prison dédiée aux adversaires du parti révolutionnaire avant enfin de réchapper à la démolition pour devenir un bâtiment militaire au début du XIX^e. Début XX^e, la Ville en reprit logiquement la jouissance.

Tarifs : 10€ / 12€

LE PONT

L'idée du pâtre Bénézet était de relier Avignon à Villeneuve et d'en faire la seule jonction au-dessus du Rhône entre Lyon et la Méditerranée (!) mais son pont du XII^e siècle fut maintes fois brisé par les crues jusqu'à être abandonné. À défaut de rejoindre l'autre rive, c'est un amusement de s'avancer sur l'eau et de jeter un œil à la chapelle nichée sur l'un des piliers en chantonnant cet air du XV^e siècle panthéonisé par l'opéra comique d'Adolphe Adam *Le Sourd ou l'Auberge pleine* (1853).

Tarifs : 4€ / 5€

LA CHARTREUSE

S'il n'y a plus de pont, il reste les bus ou même ses jambes (3/4 d'heure depuis le Palais des papes) pour rejoindre Villeneuve-lès-Avignon, quitter le Vaucluse pour entrer dans le Gard. Là, trône cette chartreuse, d'une superficie double au palais avignonnais, due au cardinal Étienne Aubert qui, devenu le pape Innocent VI en 1352, donna à l'ordre des Chartreux ses terres et son hôtel particuliers. Adossée au fort, cette construction impressionnante abrite aujourd'hui des spectacles et toute l'année le Centre National des écritures du spectacle.

Tarifs : 6,50€ / 8€

SEMAINE D'ART

BELLORINI, HORS COUR

Faute d'édition 2020 pourtant annoncée lors d'une conférence de presse lunaire d'Olivier Py en avril dernier, le festival d'Avignon se transforme en une Semaine d'art – ce que ce rendez-vous fut à son origine en 1947 quand Jean Vilar l'imagina. Du 23 au 31 octobre, pas en plein air mais dans les salles à disposition (chapelle des Pénitents blancs, FabricA...), sept spectacles ont été sauvegardés de l'été. Parmi eux, *Le Jeu des ombres* du néo-Villeurbannais Jean Bellorini qui aurait dû avoir les honneurs de la Cour. Cette variation sur l'*Orfeo* de Monteverdi mis en mots par Valère Novarina sera au TNP en janvier. Autre figure de nos contrées à créer dans la Cité des Papes : Gwenaél Morin pour un itinérant *Andromaque à l'infini*. Enfin, le Raoul Collectif fera étape ici avant d'être au Théâtre de la Croix-Rousse au printemps avec son intrigant *Une cérémonie*. NP



© Pascal Victor



Makay

musée des
confluences

un refuge
en terre malgache

16.10.2020 – 22.08.2021 | Exposition, Lyon



GRANDLYON



Le Monde

3

auvergne
rhône-alpes

le Bonbon

JUNIOR

Ushuaïa

Europe 1